



L'ÉTOURDI,

PREMIERE PARTIE.

L'ÉTOURDI,

PREMIERE PARTIE.

Sous de noires couleurs, tel qui peint le plaisir,
Ne le blâmerait pas s'il pouvait en jouir.



A LAMPSAQUE.



M. DCC. LXXXIV.

ÉPITRE

DÉDICATOIRE.

Je voulais faire une Epitre dédicatoire où j'aurais pompeuſement célébré les graces réelles ou factices d'une femme avec laquelle j'aurais paru être au mieux ; *mon Epitre était déjà toute conſtruite dans mon cerveau, & je n'états plus embarraſſé que de ſavoir à qui j'en ferais hommage ; lorſqu'en traverſant la rue de... pour aller chez l'Imprimeur corriger les dernieres épreuves de cette brochure, un déluge d'eau de ſenteur, dont tout le quartier était parfumé, me fait lever la tête, je vois qu'il eſt jour chez* Amélie, *je monte chez elle.*

Nonchalamment jetée ſur une chaiſe longue, elle parcourait les Ouvrages, ou plutôt les gravures qui ornent les Ouvrages de M.... J'eus grand ſoin, comme on le penſe bien, de louer la beauté des eſtampes & celle de l'édition ; mais je blâ-

mai l'uniformité fatiguante du ton qui regne dans toutes les productions éphémeres de cet Auteur ; & delà je pris occasion de parler des lettres que je publie, de faire l'éloge du style varié, décousu, & parsemé de ces descriptions qui ont tout le coloris du plaisir & de la jouissance, sans en avoir l'indécence, & je priai Amélie de vouloir bien en accepter la dédicace.

A moi des d'édicaces, s'écria-t-elle avec cet ironique amour-propre qu'une jolie femme tient de la certitude de ses charmes, je pense, mon cher, que vous extravaguez? — Pardonnez-moi, charmante Amélie, n'est-ce pas à la Déesse de la beauté à qui on doit offrir un Ouvrage où sont consacrés les tributs que l'amour & les plaisirs lui ont rendu? — Mais c'est précisément pour cela dit-elle en minaudant, & en serrant un fichu au dessous duquel mes yeux s'étaient glissés, que je vous conseille de chercher quelque autre personne à laquelle votre Epitre puisse mieux convenir. — Convenez à votre tour que la Déité de la jeunesse n'a pas autant de vivacité ni de fraicheur

dans le teint, & que la blancheur de cette peau le disputerait à Flore même ; oh Dieux ! quelle finesse ! Pour cette gorge vous m'avouerez qu'elle n'a nul besoin d'être, comme celle de Vénus, soutenue par la ceinture enchantée..... Oh ! finissez, Monsieur ; on peut faire l'éloge des choses sans les presser ; ah ! vous ne vous corrigez pas, voilà de quoi vous punir ; & aussitôt elle me donne un petit soufflet. On doit, dit-on, baiser la main qui nous frappe, je le fis ; on doit rendre le bien pour le mal, je le fis, on doit.... Que ne doit-on point ? Aussi que ne fis-je pas ?

Finissez-donc, Monsieur ; savez-vous que vous êtes d'une folie insupportable. Si vous êtes accoutumé de trouver des femmes qui se prêtent à vos desirs, ne vous attendez pas de m'en voir augmenter le nombre. --- Ce n'est pas ce que j'exige, je sais trop ce que nous vous devons, & que c'est à nous à nous conformer aux vôtres. --- Vous ne m'entendez pas ; je veux dire que vous ne triompherez pas de moi. --- Eh bien, Madame, je vous céderai les honneurs de la

guerre ; il est des occasions où la couronne du vaincu est aussi brillante que celle du vainqueur. --- Quel homme ! Il ne veut rien comprendre ?

Le silence d'Amélie, & le livre qui lui tombe des mains, annoncent qu'elle est dans l'arêne occupée à cueillir les mirthes de l'amour, & à consentir à recevoir mon Epitre dédicatoire *dont ceci tiendra lieu.*



PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

EXiger d'un Auteur ou d'un Editeur qu'il fasse grace au Public de mettre, à la tête de son Ouvrage, une Préface, ou un Discours préliminaire, ou une Introduction, ou &c. &c. &c. C'est demander à un petit-maître d'être sans ridicules, à un abbé d'être modeste, à une coquette de quitter le rouge & les modes, à une dévote une vertu douce & paisible, à une actrice d'être fidele & sans caprices, à un comédien d'être sans fatuité, à un journaliste de la vérité & de l'honnêteté dans sa critique, à &c. &c. &c.

Une Préface, ou tout ce qui en tient lieu, n'eſt-elle pas la marque la plus caractériſtique des Auteurs, & la ſeule reſſource qui reſte aux Editeurs pour jouir de la gloire d'être imprimé? Chaque temps a ſon épidémie, celle de ce ſiecle c'eſt de faire gémir la preſſe & trop ſouvent le lecteur. J'oſe cependant aſſurer ceux qui acheteront & qui liront ces mémoires, qu'ils n'auront à regretter ni leur temps, ni leur argent. D'ailleurs comme l'a dit Greſſet.

Dans ce bruyant torrent qui roule,
Qu'importe que le tourbillon
Enveloppe, entraîne un chiffon
De plus ou de moins dans la foule.

Toutes ces aventures ont été écrites par celui qui en eſt le héros

à un de ſes amis qui ſe ſert de la voie d'un Libraire pour les confier au Public, telles qu'elles lui ont été envoyées. Il ne s'eſt pas même permis de toucher à des peintures un peu chatouilleuſes pour des imaginations vives.

Voilà ce que l'Editeur avait à dire, & peut-être ce bavardage, qu'il a nommé Préface, eſt-il ſuperflu ?



AVIS.

„ UN Epitre dédicatoire, une Pré-
„ face, & encore un Avis; oh! pour
„ le coup, c'eſt trop Monſieur l'édi-
„ teur, & c'eſt abuſer de vos droits.
„ Il eſt d'uſage de ne plus lire de Pré-
„ faces, on eſt raſſaſſié de dédicaces,
„ & tous les avis ſont inutiles & ſu-
„ perflus, me diſoit modeſtement mon
„ Imprimeur; ainſi diſpenſez-moi... "
Et vous diſpenſez-moi de vos remontrances, parce que vous n'êtes pas galant, & que vous n'avez pas beſoin d'avis, ne privez pas le lecteur de celui que je vais lui donner, en lui racontant une petite hiſtoire.

Luceide nouvellement arrivée de la province en avait tous les préjugés, & les ſots ſcrupules; mais née avec un goût décidé pour le grand monde, elle voulait en apprendre le bel uſage, & puiſer le bon air dans ſa ſource. *Delſon*, l'homme le plus favoriſé de la nature & le plus inſtruit, fut celui

qu'elle choisit pour maître ; il était vif & saillant. *Luceide* était avide de tout savoir. Son mari qui était venu dépenser en sot, dans la Capitale, un bien qu'il avait acquis en fripon dans la province, était par bonheur absent, & *Delson* mit cette absence à profit. Il donna plusieurs leçons de bonne compagnie à *Luceide*. Elle fit des progrès rapides, & en moins de huit jours elle avait presque tout appris. Un soir, malheureusement dans le feu de la leçon, ils oublierent de fermer les portes. Le mari de retour entra brusquement & surprit *Delson* avec elle, comme il achevait de lui donner les dernieres instructions du bon ton. Il en était l'ennemi juré, & se comporta en provincial mal appris. *Delson* trouva son procédé indécent ; il lui dit qu'il était ridicule, affreux, qu'un mari qui arrivait de la campagne, se glissât ainsi furtivement dans l'appartement de sa femme, qu'en entrant chez elle, il devait du moins se faire annoncer, en époux qui sait les usages, que c'étoit là le bon ton.

Morbleu, repliqua le Financier, je

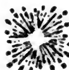
me moque des usages; le mien est quand je trouve un petit-maître seul avec ma femme de le faire poliment jeter par la fenêtre. Ce n'est pas là le bon ton, mais c'est le bon parti. Envain *Delson* lui cita-t-il l'exemple de ce Robin qui, revenant du palais, passe chez sa femme qu'il croyait couchée seule; mais il la trouve dormant entre les bras de son amant. Né avec l'usage du monde, il posa entr'eux son bonnet, & fut dans son cabinet vaquer aux affaires qu'il avait à juger le lendemain.

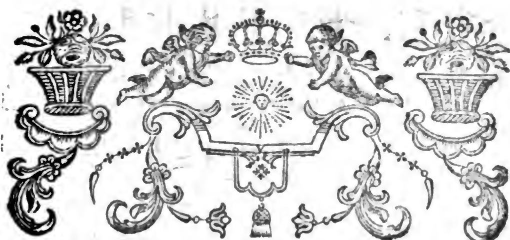
Envain lui cita-t-il encore la conduite de M. de.. qui, entrant sans se faire annoncer dans un arriere cabinet destiné aux plaisirs de l'Intendant de la province, le trouva prenant des privautés avec sa femme, & ayant déjà une main sous le voile qui cachait l'autel où l'on sacrifie aux plaisirs. Que fit M. de... il battit sa femme & voulut poignarder son amant? Point du tout. Né avec un flegme que vous allez admirer, & sachant son monde il se contenta de regarder l'heureux Intendant, & de lui dire:

Vous avez dans vos mains ce que toute la terre
A vu plus d'une fois utile à l'Angleterre

Ces deux vers tirés du ſecond acte de la tragédie du Comte d'Eſſex, étaient d'autant plus heureuſement appliqués que Madame de… avait eu des intrigues galantes avec pluſieurs Anglais.

Rien n'eut d'aſcendant ſur ce brutal, & ce qu'il avait dit, il le fit exécuter. Deux grands & vigoureux laquais lui obéirent avec tant de promptitude & de ſoumiſſion, que *Delſon* ſut voir ce qui ſe paſſait dans la rue. Heureuſement les fenêtres n'étaient pas hautes, il en fut quitte pour une légere contuſion au bras; & il connut, mais trop tard, la néceſſité de fermer les portes quand on enſeigne le bon ton aux femmes des provinciaux. Lecteur profitez de l'Avis.





L'ÉTOURDI.

LETTRE PREMIERE.

Préliminaires indiſpenſables.

QUe me demandes-tu, mon cher Deſpras? pourquoi veux-tu que, par un récit ſincere de toutes mes fredaines, je te retrace ce temps orageux d'une jeuneſſe inconſidérée que j'ai employé follement à courir après cet Etre trompeur & fugitif qu'on nomme bonheur, & dont je ne ſaiſis jamais que l'ombre. Tu deſires, dis-tu, connaître toutes mes folies? La plus grande, ſans doute, eſt celle de te les raconter, tu l'exiges; eh bien! connais-moi,

connois tous ces bouillans tranſports, ces appétits déréglés auxquels je ne ſavois rien refuſer; c'eſt pour toi, pour toi ſeul que j'écris.

Je ne te ferai point une énumeration pompeuſe de mes premiers parens : il t'importe fort peu de ſavoir qui ils furent. Je ne penſe point comme la plupart de ces Gentilhommes qui, s'enorgueilliſſant d'une longue ſuite d'ayeux, jouiſſent moins dans les races futures que dans celles qui n'exiſtent plus. J'ai toujours penſé qu'il valait mieux briller de ſa propre gloire, & en réfléchir l'éclat ſur ſes neveux, que de l'emprunter de ſes peres. Le mien occupe un des premiers rangs dans la ville de;... un frere aîné eſt marié dans la maiſon paternelle, un autre Officier dans le régiment de,... un troiſieme frere ſervant dans la cavalerie, une ſœur attendant mari, & moi; compoſons la famille de M. de Falton, c'eſt le nom de celui à qui je dois le jour.

J'avais quinze ans lorſque je quittai le college pour aller à ** dans l'école du Génie, y étudier les Mathémati-

ques. Les propos de mes camarades, les desirs de mon âge, tout me disait qu'il existait dans le monde un bonheur qui m'était inconnu, & qui ne me serait dévoilé que par la plus délicieuse des expériences.

Ce fut par le moyen de quelques livres qu'on m'avoit prêté, que je fis les premieres acquisitions de certaines notions infiniment plus intéressantes & plus liées à la nature, que le pompeux galimathias algébrique dont on m'excédait chaque jour.

Une nuit, à la suite de la lecture de *Thémidore*, je rêvai à *Rosette* qui en est la principale héroïne ; & par la plus chere des illusions, je trouvai, dans les bras du sommeil, les plaisirs qu'un amant goûte sur le sein de sa maîtresse.

Les impressions d'un songe ne s'effacent que long-temps après sa fuite. En effet, j'éprouvai, après mon réveil, les suites voluptueuses d'un amoureux délire : le plaisir avait parcouru tous mes sens, & y avait porté le trouble & le desir.

Peins-toi un étalon vigoureux, dé-

couplé, l'œil ardent, la tête haute, bondiſſant de deſirs & d'impatience, échappé du haras. Il frappe la terre, fend l'air qu'il électriſe, & ſouffle le feu par les naſeaux. C'eſt à-peu-près l'état où j'étais, & dans lequel me trouva le Chevalier de Nanlo qui entra chez moi dans ce moment.

Nanlo étoit celui de mes camarades avec lequel je cherchais le plus à me lier d'amitié. Il avait de l'expérience; il s'apperçut de mon agitation, & m'en demanda la cauſe. Je lui fis l'aveu de mon rêve; il m'en plaiſanta, s'obſtinait à croire qu'il avait été volontaire, & que je ne devais nullement aux pavots de Morphée la ſource du torrent de délices dans lequel je paraiſſais nager encore. Mais le ton & la ſimplicité de mes réponſes, lui faiſant connaître que je n'étais nullement coupable de ce qu'il me reprochait, ce bon camarade eut pitié de mon ignorance, & m'apprit l'art d'anticiper, ſans riſque, ſur les droits de l'hymen, & de réaliſer mon ſonge ſans le ſecours du ſommeil.

LETTRE II.

Les absens ont toujours tort.

NAnlo était amoureux d'une pensionnaire au couvent de... & sa passion était d'autant plus vive qu'il se croyait aimé. L'ordre qu'il reçut de se rendre à Paris pour y subir son examen, l'obligea de me confier son amour, & de mettre entre mes mains les intérêts de son cœur. Je m'engageai de remettre à son amante les lettres qu'il m'adresserait pour elle, & de lui faire parvenir celles que sa maîtresse lui écrirait. Le Chevalier la prévint de cet arrangement en m'y présentant, & il lui dit adieu en la tenant serrée dans ses bras, aussi étroitement que les grilles pouvaient le permettre.

A peine fut-il arrivé à la premiere ville prochaine, que son premier empressement fut de m'envoyer une héroïde pour sa chere Euphrosine de Therfort, c'est le nom de sa belle.

Exact à remplir les devoirs de l'amitié, & les engagements que j'avais contracté avec mon camarade, je volai au couvent, ne soupçonnant nullement de lui enlever le cœur de sa maîtresse. J'avoue que si j'avais pu le prévoir, je n'aurais alors pas balancé un instant de sacrifier mes plaisirs à son bonheur.

Tous deux de bout vis-à-vis l'un de l'autre, je demeurai muet. Elle avait perdu la parole ; nos yeux seuls étoient les interprêtes du trouble que nous éprouvions. Cependant comme le silence n'est pas à sa place dans un parloir de religieuses. Je remis à la belle pensionnaire l'épître de mon ami, en lui faisant un compliment qui se ressentait de la situation de mon cœur. Sa réponse n'annonça pas plus de tranquillité, & si elle se servit de quelques expressions tendres, lorsqu'elle me parla de Nanlo, ses yeux semblaient me permettre de croire que j'en étais l'objet. Elle me pria de venir le lendemain chercher la réponse qu'elle ferait au Chevalier. Je le lui promis, & fus chez moi rêver à l'amour qu'on venait de m'inspirer.

Je me trouvai bientôt dans la ſituation la plus violente, & livré aux combats les plus affreux. L'amitié me reprochait tout ce qu'avait de répréhenſible ma paſſion naiſſante ; l'amour, les charmes d'Euphroſine ne m'y montroient rien de coupable. Dois-je me livrer, me diſais-je, au plaiſir de l'aimer, au préjudice de la confiance de mon camarade ; ce plaiſir & quelque eſpoir balanceront-ils les ſentiments que je dois ſeul écouter, & tout ce que la beauté a de plus brillant, peut-il avoir ſur mon cœur les droits que l'amitié impoſe. Non, elle aura toujours les ſiens ; l'amour, Vénus, ne ſauraient les lui faire perdre. Ils l'emporterent cependant, & les ſentiments de délicateſſe, dont la nature décore notre ame, qui nous parlent ſi ſouvent, & quelquefois malgré nous, demeurerent ſans ſuccès. Je regardais, comme une beauté ſur laquelle j'avais des droits, celle que l'amitié aurait dû me faire reſpecter.

Tirons le rideau qui cache les ſentiments de nos cœurs. Nous apperçe-

vrons que c'eſt moins la voix du devoir, que la ſatisfaction de nos penchants qui les détermine; & que peu d'hommes ſont aſſez ſûrs d'eux-mêmes pour réſiſter aux attraits d'une jolie femme, dont un coup d'œil de bonté ſoumet les puiſſances de notre ame, avant que nous nous ſoyons apperçus de ſon empire, & pu nous oppoſer à ſes progrès.

J'avais promis à Mademoiſelle de Therſort d'aller chercher la réponſe qu'elle devait faire au Chevalier. Cette occaſion me parut favorable; je me parais plus qu'à l'ordinaire, me parfumais, & répétais pendant plus d'une heure devant les glaces, les graces avec leſquelles j'allais paraître devant le premier objet de ma tendreſſe.

Les aîles du deſir & de l'eſpérance m'amenerent au parloir. Euphroſine ne me fait pas attendre. Par un événement ſingulier. Elle avait ce jour là épuiſé toutes les reſſources de la toilette, dans l'intention d'achever ma défaite. Mais nous n'avions nul beſoin d'avoir recours à l'art; nos cœurs étoient

trop faits l'un pour l'autre ; la chaîne en était formée par la nature ; il ne manquait que l'occasion de la nouer ; elle se présenta, l'amour ne fit que la resserrer davantage. Je l'aimais, je lui déclarai ; je lui plaisais, elle me l'avoua, en fallait-il plus pour la seconde entrevue ? Elle fut même si préjudiciable au Chevalier, qu'il se trouva qu'en nous quittant il n'avoit plus d'amante.

Il était à propos de trouver quelque prétexte apparent qui pût nous délivrer de ses importunités. A chaque courrier, il nous assommait d'élégies. Euphrosine qui avoit plus d'expérience que moi, se chargea de ce soin ; elle lui écrivit que ses parens desiroient l'avoir auprès d'eux, & que l'ordre & l'arrangement de son départ étoient fixés. Elle lui marqua combien cet événement contrariait ses desirs & affligeait son ame, en mettant fin à leur commerce littéraire.

Quel coup pour Nanlo qui idolâtrait son amante ! A peine pouvoit-il y survivre suivant ce qu'il me manda ; il maudissait à l'envie les saints du paradis, & les diables de l'enfer. Mais soit

qu'il ſoupçonnât notre perfidie lorſqu'il eut fait des réflexions ſur le caractere léger des femmes, ou qu'il convînt de la vérité de ce viel adage, qui dit que les *abſents ont toujours tort*; ſoit qu'il ſuccombât ſous le poids de ſa douleur, je ne reçus plus de ſes nouvelles, & j'ignore encore ce qu'il eſt devenu.

Il y avait deux mois que je faiſais aſſiduement la cour à la belle penſionnaire, lorſque ſes parens projetterent de la marier avec un de ces êtres, dont tout le mérite conſiſte à porter le nom, & à être l'héritier préſomptif d'un Financier adroit. Elle m'en parla, & cela amena naturellement l'occaſion de lui demander un gage irrévocable de ſon amour. La propoſition n'était ſans doute pas à ſa place; mais le tempérament, autant que le penchant, parlaient en ma faveur, & ils parlerent ſi fort, que le grillage ne nous oppoſa qu'un obſtacle impuiſſant.

Trois mois que nous paſſâmes dans la plus grande volupté, s'écoulerent comme l'ombre. Mais les inquiétudes ſuccederent aux plaiſirs, & les ſoucis

à l'enjouement. Ces sources vermeilles qui tarissent & se renouvellent à temps marqué chez les femmes, apprirent bientôt, par leur sécheresse, à mon amante qu'elle ne tarderait pas d'être mere. Elle me témoigna ses chagrins; il m'était impossible de les faire disparaître; mon âge & ma fortune ne me permettant point de prendre le titre sacré de son époux. Elle consentit donc à se marier avec M. de.... Comme c'était le seul point qu'on attendait pour les unir, tout étant arrangé & d'accord du côté des parents, son hymen célébré, peu de jours après mit fin à ses craintes & à nos amours.

LETTRE III.

Plus vrai que vraisemblable.

DEpuis le départ d'Euphrosine qui, deux jours après ses noces, était allée dans la ville qu'habitait son mari, je faisais tous mes efforts pour l'oublier,

ils étoient inutiles. Tout me retraçait des momens qui n'étaient plus, & des feux qui ne devaient plus être. Telle est, mon cher Desspras, la force de nos premieres inclinations, surtout lorsqu'elles ont été heureuses ! Elles impriment profondément dans notre ame, l'image de l'objet qui les a fait naître ; & tous les moyens dont l'esprit use pour les effacer, sont superflus. Le souvenir des plaisirs dont on a joui, est un burin qui la l'y grave davantage. Ce n'est que dans une passion nouvelle qu'on peut trouver l'oubli des douleurs de l'absence, & cette passion ne naît ordinairement que quand le temps & l'éloignement ont affaibli la premiere ; ou il faut des charmes dont on n'ait aucune idée pour produire cette révolution. Je ne tardais pas de l'éprouver.

Un jour que je me promenais dans un petit bois proche de la ville, & vulgairement appellé l'allée des soupirs, le bruit d'une voiture qui roulait sur la grande route qui traverse ce bois, suspendit un instant la revêrie dans laquelle j'étais plongé ; & par une suite

de ma distraction, plutôt que par un mouvement de curiosité, je jetai mes regards dans la voiture. Mais qu'éprouvais-je? Quelles émotions délicieuses se succéderent dans mon ame, à la vue d'une femme qui occupait le fond du carosse! Un trouble agréable, mais qui m'étoit inconnu, s'empara de tous mes sens. Que te dirais-je, mon cher Despras? Le charme irrésistible de l'expression qui brillait dans ses yeux, se rendit maître de mon cœur, & en arracha, par sa force supérieure, l'image d'Euphrosine.

Qu'on ne nous dise point qu'un amour aussi prompt n'entra jamais dans le cœur humain? Pour quiconque aura vécu dans le monde, cette passion n'aura rien de merveilleux. Ces accès de délire sont arrachés aux cœurs les plus agités par les passions, & les moins faits pour aimer. Ce sont des coups de soleil qui percent dans des temps nébuleux.

Je suivis la voiture; & mon premier empressement fut de m'informer du nom de la personne à qui elle appartenait. J'appris que c'était au Comte de Larba,

qui arrivait de Paris, où il avait épousé cette jolie & jeune femme qui était avec lui, & qu'ils venaient passer l'hiver à **. A ces bonnes nouvelles, qu'on se peigne ma joie, mes transports. J'avais un cœur pour la douleur; il ne fut que pour le plaisir, & l'amour & l'espoir, alimens de l'ame, vinrent ranimer la mienne prête à dépérir.

Qui m'eût dit quelques instans auparavant que j'oublierais l'aimable de Therfort, j'aurais été capable de le poignarder. Mais notre fragilité ne dépend que trop des circonstances où nous nous trouvons. Aussi n'ai-je jamais fait aux femmes un crime de leur légéreté. La fidélité n'est qu'une vertu inutile, elle cesse même d'être vertu quand, loin de nous rendre heureux, elle altere notre bonheur.

J'adorais Madame de Larba, & j'en étais réduit à la frugalité Espagnole; le bonheur de la voir ne m'était permis qu'à l'église ou au spectacle. Là j'avalais à longs traits ce poison brûlant que ses charmes faisaient passer dans mes veines, & mon ame était quelquefois

dans un si vif mouvement de plaisir & d'impatience, qu'elle tentait de franchir les barrieres que le corps lui oppose, pour voler sur les levres de ma chere Comtesse, s'y pénétrer de la plus douce volupté : mais ne trouvant aucune issue, elle se répandait dans toute sa prison, & accablée de ses efforts, elle se trouvait anéantie.

Je n'aurais certainement pas pu résister au feu qui me dévorait, si le tendre amour qui veille au bonheur des amans n'eût pris pitié de moi, en me suggéront l'un des plus singuliers expédiens dont on se soit jamais servi.

Le premier jour d'Avril est consacré par l'usage à s'amuser aux dépends d'autrui, en cherchant à lui donner quelque leurre. Ce fut à cet usage auquel j'eus recours ; il me tira de l'état de langueur dans lequel je dépérissais, en me fournissant l'occasion de faire connaissance avec l'objet que j'idolâtrais en secret, & auquel je n'avais jamais pu parvenir de me faire présenter ; ma société étant totalement étrangere à la sienne.

Midi ſonne, je m'arme de courage & d'effronterie; l'amour & le malheur donnent, à ce qu'on dit, de l'éloquence & de la hardieſſe; je me préſente donc hardiment chez Madame de Larba. On m'annonce; elle conſent à me recevoir, quoiqu'elle fût à ſa toilette, & dans un déshabillé où la décence ne préſidait point.

Je me rends à vos ordres, Madame, lui di-je, en filant un ſoupir, & en dévorant des yeux quelques attraits qui étaient à découvert; que voulez-vous dire me demanda vivement Madame de Larba toute étonnée de me voir & de m'entendre tenir un tel propos? Expliquez-vous, Monſieur; vous vous annoncez chez moi ſous le nom d'un de mes parens, Officier dans votre Corps; que ſignifie cette ruſe & cette audace? Ce n'eſt ni ruſe ni audace, repliquai-je en baiſſant les yeux, & un peu déconcerté; je n'ai emprunté le nom de perſonne, c'eſt le mien qu'on vous a dit, ou on l'aura mal prononcé, ou je ſuis aſſez heureux pour qu'il ſoit le même de celui de votre parent,

& ſi j'oſe me préſenter chez vous, Madame, c'eſt ſur la confiance que c'était par votre ordre; du moins me l'a-t-il été dit ainſi par un laquais qui eſt venu chez moi ce matin, & qui s'eſt annoncé pour être du nombre de vos gens. Je vous aſſure, Monſieur, me répondit la Comteſſe, que je n'ai envoyé perſonne chez vous, que je ne ſuis point aſſez heureuſe de connaître? On ſe ſera ſans doute mépris, ou vous aurez mal entendu. Victoire, dit-elle à ſa femme de chambre, informez-vous ſi quelqu'un de mes gens a paſſé chez Monſieur, & par quel ordre. Je rends grace à la mépriſe, dis-je avec un air reſpectueux; & je la chéris par le bonheur qu'elle me procure. Faible bonheur, répondit Madame de Larba; Victoire qui entra & qui vint confirmer ce que je ne ſavais que trop, m'empêcha de pourſuivre, & manqua faire culbuter tout le fruit de mon audace. Cependant m'étant remis, je dis, avec un ton humble, qu'on avait voulu ſans doute me donner un *poiſſon d'Avril*, & que c'était une eſpiéglerie de quel-

qu'un de mes camarades.... Ah! ah! ah! interrompit la Comtesse en éclatant de rire, c'est assurément cela, assurément ce ne peut être autre chose qu'un tour qu'on vous a joué. Il est bien agréable, Madame, d'en essuyer de pareils; & il ferait bienheureux pour moi s'il me procurait la permission de vous faire ma cour. Il dépendra de vous d'en jouir répondit Madame de Larba, après m'avoir fixé & toisé de l'œil. Son mari qui entra dans ce moment m'empêcha de répondre à la faveur qu'on venoit de m'accorder. Elle lui raconta mon aventure; nous en rimes tous trois: ensuite je sortis fort content, comme on se l'imagine bien, du succès heureux de mon stratagême qui avait failli ne pas me réussir.



LETTRE IV.

Comment il faut réveiller les Dames.

UNe taille fine & légere, un port noble, un extérieur éveillé, des yeux vifs & tendres, une bouche qui, malgré sa petitesse, laisse voir des dents plus blanches que l'ivoire. Un air d'expression répandu dans toutes les manieres, beaucoup de douceur dans le son de la voix, un menton dont le contour a été dessiné par la main des Grâces; une forêt de cheveux châtains flottans sur un cou d'albâtre; deux monts que l'amour a arrondi sur le modele de ceux de sa mere. Un pied & une jambe qui donnent l'idée la plus avantageuse de ce qu'on ne voit pas. Beaucoup de vivacité dans le caractere; un penchant décidé pour les plaisirs; entiere dans ses desirs comme dans ses idées, voilà le portrait de la Comtesse de Larba.

Fais-moi grace de celui de son mari, & contente-toi de savoir qu'il était amou-

reux & jaloux contre tout uſage qui défend aux maris d'aimer leur femme, & de s'oppoſer à ce qu'elles prennent du goût pour quelque autre, comme ſi le ſentiment dépendait de nous, & qu'il fût en notre pouvoir de le maîtriſer.

Heureuſement je n'eus pas beſoin de grands efforts pour lui ôter toute eſpece d'allarme ſur mon compte; ma jeuneſſe, ou plutôt mon air enfantin, me mettait à l'abri du ſoupçon; il prit même tant d'amitié pour moi, qu'il ſemblait ſavoir gré à ſa femme de toute celle dont elle me comblait.

La Comteſſe de ſon côté, pour répondre aux intentions de ſon mari, me recevait avec une liberté & une aiſance décorée d'une certaine petite ſupériorité douce qu'on s'imaginait avoir en vertu de cinq ou ſix ans qu'on avait au deſſus de M. l'*aſpirant* (1) qui n'en avait que ſeize. C'était mon *petit ami*,

(1) L'on nomme ainſi les jeunes Gentilhommes deſtinés par la Cour pour être reçus Officiers dans le Génie ou dans l'Artillerie, & qui ſont à une école pour étudier les Mathématiques.

mon *petit éleve*, enfin mille petits noms qui ne ſortaient de ſa jolie bouche, que pour augmenter ſur ſes joues de lys le coloris de la roſe que la nature y a placée, & qui ne venoient frapper mon oreille que pour produire ſur moi le même effet, & cauſer une étrange émotion dans tout mon être.

Je ſaiſiſſais avec avidité tous les inſtans où ſon mari n'était point avec elle, pour la fixer avec ardeur. Mais dans le tête-à-tête j'étais d'une timidité que je ne concevais pas, & que je n'avais point eu avec Euphroſine. Apparemment que nos affections reſſemblent à ces vils eſclaves qui n'oſent lever les yeux ſur le Deſpote auxquels ils appartiennent, tant qu'il appeſantit leur joug; mais qui deviennent hardis, entreprenans dès qu'il commence à alléger leurs chaînes.

Quand j'y penſe à préſent, il devait y avoir quelque choſe de riſible dans mes regards. J'avais un air, moitié libertin, moitié modeſte, qui devait être fort réjouiſſant pour la Comteſſe, auſſi elle s'amuſait de ma timidité, & voyoit

bien qu'il fallait qu'elle ſe chargeât de certains préliminaires qu'il n'était pas poſſible que le reſpect ridicule que le peu d'expérience me donnait pour elle, me fit ſurmonter. Une migraine affreuſe ſeconda à merveille ſes intentions, & mes deſirs; je dis ſes intentions, malgré qu'elle n'ait jamais voulu en convenir, parce que je crois trop connaître à préſent les femmes, pour ne pas être convaincu que la curioſité ſeule aurait déterminé Madame de Larba à m'accorder un tête-à-tête duquel j'eus pu tirer parti. Quoi qu'il en ſoit, elle ne fut viſible pendant une après-dîner que pour ſon *petit ami* qui avoit l'habitude d'aller chaque jour lui faire ſa cour à l'heure où l'on vient de quitter la table.

Je la trouvai dans ſon boudoir, dont les volets à demi fermés, & les rideaux tirés formaient ce petit jour qui ſemble inventé par l'amour, d'accord avec la pudeur, pour favoriſer l'amant qui preſſe, & ſurprendre l'amante timide; en lui ſauvant, pour ainſi dire, la honte de ſa défaite.

Elle était couchée toute de ſon long ſur une ottomane couleur de feu ; ſa tête penchoit du côté gauche ſous ſon bras : le droit était étendu le long de ſa cuiſſe qui ſe trouvait preſque toute découverte ; la jambe qui pendait, relevant par ſon attitude les voiles qui l'auraient dérobée aux regards. Sa gorge à demi nue ſemblait par ſon agitation, vouloir rejeter tout-à-fait un mouchoir, pour expoſer aux amoureux larcins les tréſors qu'il cachait. Une gaze légere lui couvrait totalement le viſage ; un livre à demi ouvert était à ſes côtés ; elle dormait ou du moins je le crus.

Je reſtai un inſtant perplexe entre la timide délicateſſe, & les brûlans tranſports de l'amour ; mais ce Dieu appella le plaiſir à ſon ſecours ; il arriva ſon ſceptre à la main, & en me livraut aux deſirs, il bannit mes ſcrupules.

Après avoir doucement écarté la gaze qui m'empêchait de coller mes levres ſur ſa bouche vermeille. J'oſai y cueillir un baiſer....... baiſer de feu ! qui fit éprouver à mon ame un frémiſſement délicieux.... Vénus me donna le ſignal ;

je me mis en état de faire des libations à cette Déeſſe. Quant à ma belle dormeuſe, je ne la remuai point du tout, la ſituation était trop bonne ; je levai ſeulement un peu plus haut le voile, pour avoir plus à découvert l'autel ſur lequel j'allais faire mes offrandes.

Déjà j'avais fait le ſacrifice ſans que Madame de Larba y eût été ſenſible, ou plutôt ſans que je m'en fuſſe apperçu ; mais comme je le réiterais, elle ſe réveilla dans le moment de l'oblation, en jetant deux ou trois ſoupirs mal articulés, & en ſe frottant les yeux comme ſi elle fût ſortie d'un long & pénible ſommeil.

Il était temps, *Madame*, lui dis-je ; elle fit l'étonnée, joua la déſolée, & voulut ſe fâcher. J'eus de l'humeur à mon tour, & la menacai de la percer du poignard que je tenais encore hors du foureau ; à ce prix mon pardon fut accordé ; nous le ſcellames, & fumes tous les deux contens.





LETTRE

LETTRE V.

Le Chevalier devient jaloux de son frere, il veut lui faire mettre l'épée à la main; il est obligé de s'éloigner de sa Comtesse.

AImé, caressé de ma charmante maîtresse, je vivais sans trouble & sans inquiétude; mon ame était tranquille: elle n'était agitée que par les douces émotions du plaisir; mais que cette tranquillité fut promptement éclipsée?

Depuis que j'étais à l'école du Génie, je demeurais chez mon frere qui habitait *** & tout entier à Madame de Larba, & à mes plaisirs, je n'allais plus aux leçons de Mathématiques, ou si j'y paraissais, c'était pour dissiper mes camarades. Mon frere en fut instruit par mon maître, & me remontra avec douceur tout ce que la plus vive amitié & le plus tendre intérêt peuvent inspirer. Loin de me corriger, j'affectai plus de légéreté dans ma conduite, la plus grande indifférence pour lui, & évitai

les occaſions de le rencontrer. Ce manque d'honnêteté & d'égards ne fit qu'affliger ſon cœur ſans en altérer la tendreſſe. Il veillait toujours ſur moi, & tâchait de me ramener à une conduite plus réguliere par les conſeils & les avis qu'ils me faiſait donner par ſes amis & les miens. Tout cela ne me faiſait que la plus légere ſenſation, & je me débarraſſais de tous ces ſermoneurs, en promettant ce que j'étais bien certain de ne pas tenir. A la fin, mon frere voyant que tout était infructueuſement employé, prit le parti d'en inſtruire mon pere.

Monſieur de Falton m'écrivit en pere qui chérit ſes enfans, & qui a à ſe plaindre de leur conduite. Sa lettre me toucha d'abord juſques aux larmes, mais elle augmenta l'indifférence que j'avais pour mon frere ; elle m'aigrit ſur ſon compte, je lui ſus mauvais gré de m'attirer des reproches que je méritais à ſi juſte titre.

Mon frere voyant ſes eſpérances ſe perdre derechef dans la nuit des ſonges, écrivit de nouveau à mon pere,

& l'engagea de me rappeller de... cela étant le ſeul moyen de mettre un obſtacle à la perte de mon temps & de mes mœurs. Mon pere ſuivit ce conſeil ; il m'ordonna de revenir auprès de lui.

L'on s'aveugle aiſément, & ſurtout à l'âge où j'étais. Les lueurs de la raiſon ne rempliſſent que les intervalles des paſſions, & elles diſparaiſſent quand ces mêmes paſſions reprennent leur empire. Auſſi pris-je le change ſur l'ordre de mon pere. Au lieu de convenir de mes torts, je préſumai que mon frere avait payé le tribut que tous ceux qui voyaient Madame de Larba devaient à ſes charmes. Il l'adore, me diſais-je, je ſuis le plus grand obſtacle à ſa félicité ; voilà pourquoi il a ſollicité mon pere de me rappeller de ; ... ſa jalouſie & ſa paſſion ſe ſervent du faux prétexte de mon inconduite.

Cette idée ridicule, mais trop vraiſemblable pour une jeune tête comme la mienne, peu accoutumée de réfléchir, me montrant toute l'horreur d'une trahiſon, & tout le ſupplice d'être éloigné

du précieux objet de mes affèctions, me fit résoudre à faire désister mon frere des desirs que je lui supposais, ou de lui arracher la vie.

J'entrai brusquement chez lui; puis semblable à un forcené, je frappais du pied, je me promenais en fulminant; ensuite réduit à un état de démence, je m'asseiais. Perplexe entre la vertu & le crime, mon ame éprouvait des assauts violens. Je marchais de nouveau, je rentrais, je sortais, & toujours abymé dans ma douleur, & suspendu entre la jalousie & la tendresse.

Mon frere, ennuyé de ce jeu, prit enfin sur lui-même de me demander ce que j'avais, ce que je voulais. Sans trop lui dire le motif de la fureur dont j'étais transporté, je mis l'épée à la main, & lui criai *en garde*. Sa prudence ne lui permit pas de s'y mettre. L'amour jaloux & dans le délire s'offense de tout. Son refus redoubla ma colere, & me rendit si animé que j'eus effrayé tout autre qu'un frere; le blasphême était dans ma bouche, j'écumais de rage; & l'écume, semblable à celle d'un ours

en furie, rejailliſſait juſques ſur ſes habits. Mon prudent frere, perſuadé que c'eſt irriter la colere que de vouloir en modérer les feux dans les momens où elle eſt la plus violente, y oppoſa le ſilence le plus profond, & ne le rompit, lorſqu'il s'apperçut que mes tranſports étaient un peu calmés, que pour me dire avec ce flegme qui lui eſt ordinaire, & qui n'en eſt pas moins rare. *Vous êtes un étourdi ; réfléchiſſez ſur vos écarts & vos folies...* Il ſortit.

Tu frémis Deſpras ; tu m'appelles monſtre, aſſaſſin, fratricide. Je mérite tous ces noms ; tes reproches ne peuvent égaler mon repentir.

Après cette belle incartade, je reconnus mon injuſtice ; j'eus honte de mes emportemens ; je rougis de mes faibleſſes & de mes ſoupçons ; mais je ne m'en trouvais pas moins paſſionné pour Madame de Larba. Je fus chez elle reſter toute la journée qu'elle employa à ramener mon eſprit égaré, & à me déterminer de réparer l'étourderie que je venais de faire.

Partez, me dit-elle, partez, trop ten-

dre, mais trop malheureux ami, puiſque votre tranquillité & votre devoir exigent le ſacrifice de notre ſéparation, rappellez-vous.... Des ſanglots lui couperent la parole. Je lui répondis en mêlant mes larmes aux ſiennes, & en la preſſant contre mon ſein; elle me rendit quelques-unes de mes careſſes; puis, comme par réflexion, elle ſe débarraſſa d'entre mes bras, & s'enfuit, en gémiſſant, s'enfermer dans ſon boudoir.

Cet effort de vertu de ſa part fit éprouver à mon ame une ſecouſſe qui écarta le voile du preſtige, pour me laiſſer voir mes devoirs. Je partis ſur le champ pour aller joindre mon pere.

LETTRE VI.

Peu intéreſſant, mais qui n'eſt pas inutile.

MOn pere ſavoit déjà, par un courier que mon frere lui avait dépêché, la belle équipée que je venais de faire.

Je ne le soupçonnais pas d'en être instruit. Je me présente pour l'embrasser; il me répond en reculant que j'en suis indigne. Je me jette à ses pieds, je serre ses genoux, je saisis sa main, la couvre de larmes; ma voix éteinte, étouffée, ne prononce pas un seul mot. Qu'eus-je pu dire qui eût valu ce silence? J'ai la douleur de sentir que mon pere retire sa main; mais je crois appercevoir que cet effort est contraint, qu'il s'exerce avec embarras & douceur. Je leve les yeux en tremblant; Dieu! quel objet me frappe? Je vois des yeux attendris; je crois voir des pleurs, je crois voir pleurer mon pere; ces larmes tombent à l'instant sur mon cœur, je ne puis en supporter l'amertume. Un repentir accablant se joint dans mon ame à l'agitation de tous les sentimens qui la déchirent; l'ébranlement de la nature est trop puissant. Pénétré de douleur, de repentir, de respect, je jette un cri, je succombe, & demeure évanoui. Si mon pere eût daigné rester auprès de moi;... mais il passe dans un autre appartement. Je me ranime,

cherche des yeux, & vois que l'inſtant eſt perdu.... Je vais chez ma mere pour la mettre dans mes intérêts; je me précipite à ſon cou, & de toute la force qui me reſte encore, je la conjure de m'accorder ſa protection : elle me repouſſe, & m'appelle, en s'enfuyant, le meurtrier de ſon fils aîné.

Cette réception cruelle & imprévue me déchire l'ame, & m'entraîne dans mon appartement, où je me livre aux plus affreuſes réflexions. Il n'y a que les cœurs ſenſibles qui puiſſent ſe peindre toute l'amertume de celles que je fis dans les premiers momens de ma douleur.

Quoi! m'écriai-je? Mon ſort eſt de me voir outragé par les perſonnes qui me ſont les plus cheres; & la nature qui parle à mon cœur avec tant de force, eſt muette pour elle. J'ai perdu l'amitié de mon pere, & celle de ma famille; un intervalle immenſe me ſépare du tendre objet de mes adorations.... La vie m'eſt à charge, & la nature a imprimé en moi une horreur pour la deſtruction de mon être.

Ces idées accablantes ne me donnant aucune lueur d'espérance, me forcerent de prendre un parti aussi violent que la haine de mes parens. Je me barricadai dans ma chambre, ne voulus reçevoir personne, refusai de manger, & menaçai de tuer quiconque serait assez audacieux pour oser tenter de forcer mes barrieres.

Voilà la trempe des caracteres sensibles, dès qu'on les porte à l'extrémité, & qu'on enleve à leur ame les alimens dont ils ont besoin, leur attendrissement se change en désespoir.

Mon pere, après m'avoir infructueusement envoyé tous les gens de la maison pour m'engager à ouvrir ma porte, détermina ma mere à venir elle-même me voir.

„ Il n'est plus temps, Madame, lui
„ répondis-je à travers la serrure, M. de
„ Falton a été inflexible, je le suis à
„ mon tour, & jusques à ce qu'il m'as-
„ sure lui-même qu'il me pardonne,
„ ainsi que vous me l'annoncez de sa
„ part, vous me permettrez de ne pas
„ ouvrir. "

Sur le compte que ma mere rendit de ſon meſſage, mon pere décida de faire enfoncer ma porte; il envoya à cet effet deux domeſtiques munis de haches.

Au premier coup qu'ils donnerent, je les menaçai de tirer deſſus s'ils continuaient. La peur les eſprit les conduiſit à leur maître qui les raſſura en leur diſant que j'étais ſans arme à feu. Encouragés par ce qu'ils viennent d'apprendre, ils remettent la main à l'œuvre, & allaient enfin faire brêche. Je les ſommai une ſeconde fois de ſe retirer; comme ils furent ſourds à ma voix, je pris l'un des piſtolets de poche que j'avais ſur moi, & qu'apparemment mon pere ne me ſoupçonnait pas, je fis feu ſur les ouvriers; il était chargé de trois balles. Heureuſement une ſeule attrapa le plus hardi au bras, & ne lui fit qu'une légere bleſſure. Il fut ſe plaindre à M. de Falton qui écouta alors la voix de la nature & de la prudence; il vint à ma porte me dire avec aménité, *ouvre c'eſt moi, c'eſt ton pere; refuſera-tu de le voir?* Non, m'écriai-je, en me proſternant

devant lui les yeux en pleurs, & les mains jointes. Il me releva avec bonté, & ses bras, dans lesquels il me reçut, me prouverent que je n'étais qu'*étourdi* sans être malheureux.

LETTRE III.

Comment deux amans peuvent se voir.

L'Image de la Comtesse m'avait suivi à **, & la privation de recevoir de ses nouvelles, de lui donner des miennes, loin d'amortir mes feux, ne faisait que les attiser davantage. Il n'est point de passion plus tourmentante & plus difficile à vaincre que celle qu'on a pris plaisir à flatter, qui est formée dans un âge tendre, & dans un cœur dont les sensations n'ont pas encore été émoussées par l'habitude du plaisir. Il n'est point de maux plus sensibles que les efforts que l'on fait pour l'en bannir, surtout quand l'objet qui l'a fait naître a des charmes. Une longue absence n'est sou-

vent qu'un long voile, en faveur duquel elle fait de rapides progrès.

Je t'assure, Despras, que je n'ai jamais regardé le goût que Madame de Larba avait pour moi, comme un de ces goûts passagers que quelques charmes font naître, & qu'un instant détruit. Du moins toutes ses démarches me le prouverent, jusques au moment où le Chevalier de Serfet me força, pour ainsi dire, de m'arracher de son cœur, ainsi que tu l'apprendras dans la suite de mes lettres. Accablée sous le poids de l'absence, & dans l'impossibilité de voler où j'étais, elle forma le projet de m'attirer où je l'avais laissée. L'ascendant qu'elle savait que mon frere avait sur l'esprit de mon pere, était l'instrument qu'elle voulait employer pour notre réunion. Le sacrifice de ses jours n'était, à ce qu'elle m'écrivit, qu'une faible preuve de sa tendresse.

„ Rien ne peut te la dépeindre me „ manda-t-elle? Mes caresses sont les „ seules expressions qui puissent t'en „ donner une idée. Mon cœur est flétri „ par la douleur, & desséché par l'a-

„ mour. Ta préſence eſt le ſeul remede
„ qui lui convienne; te voir eſt pour
„ moi le bonheur. J'ai réſolu d'enga-
„ ger ton frere d'écrire à ton pere en
„ ta faveur, pour que tu reviennes ici;
„ & s'il me refuſe, je l'y ferai conſentir
„ le piſtolet ſur la gorge. Je ſuis ca-
„ pable de tout, hors de renoncer à
„ toi. "

Cette lettre, qui me fut remiſe par une perſonne de confiance que la Comteſſe m'envoya, me fit le plus grand plaiſir, en me confirmant la poſſeſſion du cœur d'une femme que j'adorais, & me cauſa en même-temps les plus vives allarmes. Je craignis de compromettre mon amante; je me rendis auprès d'elle.

Une perruque à faces qui me cachait une partie du viſage, une paire de mouſtaches poſtiches, & ma barbe fort noircie, me déguiſaient aſſez bien pour n'être pas reconnu. Dans cet accoutrement j'avais tout l'air d'un cocher du bon ton. Ce fut ſous ce titre que je me préſentai chez Madame de Larba; comme elle était ſortie, & que je demandais

si son mari l'avait accompagné, si elle devait bientôt rentrer, &c. Le laquais à qui je faisais ces questions me prouva, par l'élégance & l'énergie des expressions de sa réponse, combien elles étaient déplacées. Je devîns plus discret dans mes interrogations, & j'attendis avec impatience, & en me promenant dans la cour, le retour de la Comtesse. Elle arrive; je vole sur ses traces. Les issues de la maison m'étaient connues. Je ne rencontre personne dans l'antichambre, j'entre sans être annoncé dans la piece où elle était.

Peins-toi, s'il est possible, mon cher Despras, ma joie & mon étonnement, de la trouver seule, les yeux humides, poussant de grands soupirs, & tenant à la main la réponse que j'avais fait à sa lettre. Cet instant sembla me donner une nouvelle ame pour goûter le plaisir, & rendit la mienne insensible à la douleur.

Mon dessein était de ne point la troubler; mais un petit bruit que je fis en glissant sur le parquet, me décela. Aussitôt elle se retourne, & dans la plus

grande confusion elle me contemple. Son cœur lui dit que c'est moi ; mais ses yeux la démentent. Je ne puis résister plus long-temps ; je saute à son cou, je l'embrasse, je la comble de baisers. Elle veut me rendre mes caresses, me prodiguer les siennes ; mais ma présence si desirée, si peu prévue, causa en elle une si grande révolution, que son ame fut pour un moment anéantie. A l'aide de quelques sels que je trouvai sur sa table, & que je lui fis respirer, je la rappellai bientôt à la lumiere, mais pour la replonger de nouveau dans des évanouissemens moins à craindre & plus voluptueux.

LETTRE VIII.

Suite du précédent qu'on fera très-bien de lire.

LA Comtesse adopta le motif de mon déguisement, & s'en servit pour passer avec moi le reste de la journée, voici comment.

Une de ces petites incommodités si utiles aux jolies femmes, & toujours à leur ordre, vint sur le champ s'emparer d'elle. Et ce n'etait-qu'en prenant l'air que sa migraine pouvait être dissipée, elle ordonna qu'on mit ses chevaux à sa voiture, & au lieu de se faire conduire par son cocher ordinnaire, elle prétexta de vouloir essayer, si je menais bien. Elle était plus sûre de mon adresse à conduire le char de l'amour, l'expérience venait de lui prouver que je ne l'avais point obulié J'eus ordre de la conduire sur la route de.... Tu crois peut-être que je fus fort embarrassé lorsqu'il fallut grimper sur le siege, & prendre dans la main les guides des coursiers attelés au char de ma Vénus, point du tout; que ne peuvent pas l'amour & le desir ? Je fus seulement un peu émû, mais c'était par la crainte d'être reconnu.

Le laquais qui suivait était un importun dont il fallait se débarasser ! que l'esprit des femmes est ingénieux dans pareille occasion ! lorsque nous fumes arrivés au lieu de notre destina-

tion qui était à une maiſon de campagne appartenant à la Comteſſe, & ſituée à deux lieues de la ville, elle y renvoya ſaint Jean, ſous pretexte d'aller prévenir le Comte de Larba, qu'elle ne reviendrait que ie ſoir.

Elle me propoſa de lui laiſſer exécuter ſon projet envers mon frere, voulut fermement s'oppoſer à mon retour chez mes parens, & rejetta avec humeur les raiſons que je lui alléguais pour ne pas ſouſcrire à ſes deſirs & aux miens qui n'en étoient pas moins preſſans. „ *Que* „ *t'importe tes parens* ! me repondit elle, „ quand je lui repreſentai qu'ils me „ croiaient en partie de chaſſe dans la „ terre d'un de mes amis, & l'intérêt „ que j'avais de leur céler mon voyage „ à .... qu'ils attribueraient ſans doute „ à quelque deſſein étourdi de ma part, „ s'ils venaient à en être inſtruits, & la „ crainte qu'ils ne me fiſſent mettre à „ St. Lazare ou dans quelque autre „ maiſon pareille ? “ *Ce ne ſont que des ingrats ? Leur conduite à ton égard a rompu le lien qui t'attachait à eux. Oublie-les, & reſte auprès de moi. Tant que je*

vivrai rien ne te manquera , ma fortune est considerable & à ta disposition ; mon amour vif & ardent supléera à leur faible amitié.

Ces propositions étaient bien séduisantes, mais par miracle, je leur échappai; & j'eus assez de raison & de force pour faire consentir Madame de Larba à mon départ, & à se désister de son projet envers mon frere.

Le temps vole rapidement lorsqu'il est entraîné par le plaisir. Il était nuit; il fallut revenir à la ville. Je ramenai ma divinité à son hôtel où en présence de ses gens & de son mari qui ne me reconnut pas, elle me congédia sous le prétexte que je l'avais méné un peu trop vîte. A quoi je répondis, en contrefaisant ma voix, qu'avec le temps je me corrigerais de ce défaut.

La Comtesse ne put s'empêcher de sourire de l'équivoque de ma réponse. Elle me chargea de dire mille choses de sa part à la Marquise Montgard, comme si j'avais été protegé par elle. Elle ordonna ensuite à un de ses gens de me donner un écu de six francs.

Tout cela avait été concerté entre nous, pour mieux sauver toute espece de soupçon. C'était précisement à celui qui m'avait si impertinement répondu le matin que l'ordre s'adressait. Je lui proposai, sans rancunne de boire bouteille. Il accepta ma proposition. Eh bien ! allez, lui dis-je, à un tel cabaret, je passe chez la Marquise de Montgard, & je vous rejoins.

Ce fut ainsi que je sortis de chez mon aimable Comtesse. Et malgré le besoin que j'avais de prendre du repos, je partis sur le champ pour retourner chez mon pere.

LETTRE IX.

Le Chevalier de Serfet catéchise son ami.

LE sombre chagrin de ne pouvoir satisfaire mes desirs, le temps & l'absence qui détruisent tout, n'avaient pu affaiblir mon amour. L'image des plaisirs dont j'avais joui me poursuivait par-

tout, & malgré le peu d'eſpoir de retourner à . . . je me délectais à ſavourer le plus agréable des ſouvenirs, & a rendre intérieurement un culte idolâtre à l'objet qui m'avait donné les premieres leçons du bonheur ſuprême, je dis les premieres leçons du bonheur, car les plaiſirs que j'avais trouvé dans les bras d'Euphroſine, n'étaient rien en comparaiſon de la volupté que j'avais gouté dans les amoureux délires de la Comteſſe. Je me plaiſais à rappeller d'elle, j'uſques aux moindres circonſtances.

Lorſqu'un jour, l'un de mes parens le plus léger & le plus audacieux petit-maître qu'on eût jamais vu ; & qui adoré de toutes les femmes, les trompait & les déchirait ſans ceſſe ; le Chevalier de *Serfet*, me fit tant la guerre ſur ma mélancolie, & me preſſa avec tant d'inſtance de lui en avouer le motif, que je ſoulageai mon cœur en lui faiſant part de mon amour.

„ As-tu donc perdu la tête ? me dit
„ le Chevalier, & veux tu, à ton âge,
„ t'enterrer tout vif? ou ſi tu as réſo-

lu d'être le Céladon moderne? quelle
„ folie! le temps vole, s'enfuit, que
„ d'un aîle auſſi légére ton amour l'ac-
„ compagne; crois moi: quitte ces chi-
„ meres où ton ame ſe livre, fais de
„ tes beaux jours un meilleur emploi!
„ & ſommes nous, je te le demande,
„ éternels pour vouloir que nos ſenti-
„ mens le ſoient? Tu fais plus d'hon-
„ neur aux femmes qu'elles n'en méri-
„ tent en ſupoſant qu'elles ſoient déſo-
„ lées de notre perte; va, s'il eſt encore
„ des Ulyſſes, il eſt bien peu de Péné-
„ lopes. „

„ Quand on leur dit qu'on les trou-
„ ve aimables, qu'elles nous plaiſent,
„ même qu'on les adore, elles ſavent que
„ cela ne veut dire autre choſe ſi non
„ qu'elles ſont à nos yeux aſſez belles
„ pour exciter nos deſirs; mais pour
„ les promeſſes de fidélité que nous
„ pouvons leur faire, elles les regar-
„ dent comme la monnoie courante
„ dont nous nous ſervons pour finir
„ les traités que nous voulons faire
„ avec elles; & ſi elles nous reçoivent
„ dans leurs bras, ne ſois pas aſſez

„ ſimple pour t'imaginer que c'eſt l'a-
„ mour qui nous les ouvre, leurs deſirs
„ nous y mettent davantage que leur
„ complaiſance pour les nôtres. "

„ Je te jure qu'aucune femme ne
„ prétend, en favoriſant quelqu'un,
„ lui impoſer un joug onéreux, & en-
„ core moins que ce ſoit pour elles un
„ principe d'eſclavage· Ne ſonge donc
„ plus à ta Comteſſe, qui peut-être dans
„ ce moment, ſe conſole entre les bras
„ d'un rival des rigeurs de ton abſen-
„ ce. Je t'aſſure qu,il n'eſt point de
„ paſſion qui ſoit à l'abri de toute im-
„ preſſion étrangere, & que l'objet pour
„ lequel tu brûles, n'eſt pas exempt
„ de toute faibleſſe. ---- Ah! mon ami,
„ dis-je au Chevalier, ne fais pas cette
„ injure à la Comteſſe, qui eſt la femme
„ la plus tendre, la plus ſenſible..... la
„ plus .. tout ce que tu voudras, inter-
„ rompit-il, mais je te répete qu'elle
„ t'a dejà ſacrifié, ou que bientôt elle te
„ ſacrifiera au moindre objet relatif à
„ ſes plaiſirs, à ſes intérêts ou à ſa
„ vanité. "

„ Et toi, l'imagination échauffée, &

„ t'appefantiffant fur ta tendreffe, tu t'a-
„ bufes en prenant pour de l'amour ce
„ qui n'eft en nous qu'un goût vif pour
„ le plaifir & la galanterie. Il n'eft pas
„ étonnant qu'à ton âge, & qu'avec un
„ cœur auffi brûlant que le tien, l'on
„ fe trompe fur fes fentimens. La va-
„ peur de ces mouvemens qui nous
„ tiennent comme enchantés, ne fe diffi-
„ pe que lorfqu'elle ceffe d'être nourrie
„ par la préfence de l'objet qui l'a fait
„ naître, ou par des lettres fréquentes
„ qui en émanent. Ceffe d'écrire à ta
„ maîtreffe, & tu verras bientôt la preu-
„ ve de ce que je te dis.

---- Ah ! Serfet, qu'ofes tu me pro-
„ pofer ? Rompre auffi durement avec
„une femme qui mérite le plns dégards,
„ déchirer l'ame la plus délicate! ----
„ Eh bien ménage fa fenfibilité, ne
„ mets plus dans tes lettres le même
„ feu, retranches-en ce délire auquel
„ tu dois les affurances de fa tendreffe,
„ car, crois moi, fi tes lettres ne por-
„ taient pas avec elles l'empreinte de
„ la plus vive ardeur, il y a long-temps
„ que tu n'y recevrais plus de répon-

„ ſe. ---- Quel eſt donc cet aveuglement,
„ Chevalier, de ne pas admettre dans
„ le monde une ſeule femme dont le
„ cœur ſoit ſuſceptible d'un attache-
„ ment tendre, invariable, & à l'abri
„ des révolutions ? ---- Tu ſerais fort
„ aiſe de lever le coin du voile qui me
„ dérobe ce phénix --- ſans doute ? --- "
„ Eh bien, je veux t'en procurer le
„ moyen ? Ecris à la Comteſſe, &
„ laiſſe lui entrevoir que tu as fait une
„ autre inclination. Son amour-propre
„ en ſera humilié & ſi elle te ſacrifie
„ à ſa tendreſſe alors je me rends. "

„ En attendant, continua Serfet,
„ comme tu es jeune, que je ſuis ton
„ ami, ton parent, c'eſt à moi de te
„ jeter dans le monde, & de te le faire
„ connaître : il eſt partout le même,
„ écoute-moi.



LETTRE

LETTRE X.

Galerie de différens portraits.

„ UN palais nous paraît toujours „ beau & un lieu de délices à en juger „ par ſon extérieur ſuperbe ; le plus „ ſouvent il eſt mal diſtribué. Il en eſt „ ainſi des hommes. Le zele apparent „ de la vérité n'eſt jamais en eux que „ le maſque de l'intérêt, ou ſi tu veux „ ils reſſemblent à ces anciens palais „ d'Egypte qui étaient ſi précieux au „ dehors, & qui, en dedans, ne ren-„ fermaient que des monſtres !

„ Quant aux femmes, elles ſont en „ général frivoles, ruſées, artificieu-„ ſes, étourdies, volages, parlant bien, „ mais ne penſant point, ſentant en-„ core moins, & dépenſant tout leur „ mérite en vain babil, ne connaiſſant „ ni le vrai amour ; ni ſes plaiſirs, ne „ conſultant que leurs deſirs, la com-„ modité, & certaines convenances ex-„ térieures. Leur vertu eſt une chime-

„ re, un vrai phantôme, une illuſion,
„ qui n'exiſte que dans les romans, &
„ pour les gens mal-adroits, elles la
„ nomment en s'y dérobant.

„ Je vais, avec rapidité, faire paſ-
„ ſer ſous tes yeux toutes les femmes
„ de notre ſociété. Tu ne les a vu qu'en
„ perſpective, & le lointain t'a dérobé
„ leurs défauts. Ma lorgnette va te les
„ rapprocher. *Fatime* eſt la premiere
„ que ſaiſira mon verre.

„ *Fatime* pour qui l'on a un eſpece
„ de vénération, Fatime que l'on reſ-
„ pecte tant, mérite réellement de l'ê-
„ tre; mais tout gît dans l'acception
„ du mot. Ce n'eſt qu'apres avoir trouvé
„ des hommes toujours reſpectueux
„ qu'elle s'eſt retranchée ſur ce ſenti-
„ ment, que tous ces ſoins, ni ceux
„ de l'art, n'ont pu faire changer. Rien
„ de mieux imaginé que cette conven-
„ tion des deux ſexes. Un homme qui
„ n'a, & qui ne peut reſſentir aucun
„ deſir auprès d'une femme ſemblable
„ à Fatime, ſe tire d'affaire en diſant
„ qu'il la *reſpecte*, & une femme qui
„ n'a pas aſſez de charmes pour faire

„ impreſſion, trouve ſa vanité à l'abri „ de l'humiliation, en recevant les „ témoignages de reſpect qu'on lui marque. „ Elle va même juſques à ſe faire „ illuſion, & à ſe perſuader qu'elle doit „ à ſa vertu réelle ou ſuppoſée, ce „ qui n'eſt que l'ouvrage de ſa laideur. „ Car comme l'a fort bien dit un ancien, „ il n'y a de femme vertueuſe „ que celle qu'on n'a jamais cherché „ à ſéduire. (1)

„ La groſſe & courte *Cunegonde* a „ le maintien froid, l'eſprit dur, le ſang „ chaud. La méchanceté l'emporte ſur „ tout autre ſentiment; le tempérament „ ſeul ſur la méchanceté.

„ Tu n'as vu *Eudoſie* que du bon „ côté. Sa démarche, ſon air, ſon ton, „ ſa façon même de s'énoncer, en impoſent. „ Son mari en eſt dupe. Il croit

Que Dieu tout exprès d'une côte nouvelle,
A tiré pour lui ſeul une femme fidele.

„ Il ignore, ainſi que bien d'autres, „ que l'Abbé de *St. Ildeberge* a fait

(1) Illa eſt caſta quam nemo rogavit.

„ venir de Rome les dispenses nécessaires entre cousins germains. Elle „ n'a voulu le rendre heureux que lorsqu'il a été muni de la patente du „ St. Pere. De tels scrupules peuvent „ bien, dans ce siecle, être mis au rang „ des vertus.

„ Les graces & la beauté sont des „ biens dont on est responsable à la „ société. *Julie* était bien éloignée de „ lui en faire tort. M. de... & M de... „ & M. de... peuvent lui rendre cette „ justice, & convaincre le public que „ si son mari a jugé à propos de mettre „ entre elle & lui une certaine distance, „ ce n'est que pour la soustraire aux „ importunes assiduités du Clergé & „ de la Finance.

„ *Didone* a l'ame tendre, & cette „ sensibilité ne lui a jamais permis de „ laisser long-temps soupirer ses adorateurs. Le désespoir surtout est l'écueil qu'elle redoute. Elle serait inconsolable d'être la cause innocente „ de leur mort. Lorsque notre ame est „ affectée de quelque sentiment impétueux, elle trace sur la figure l'em-

„ preinte de ce qui la touche si vive-
„ ment. *Didone* est si assurée de ce prin-
„ cipe, qu'elle est devenue bonne phy-
„ sionomiste, & sa théorie, fondée sur
„ la pratique, lui fait aisément discer-
„ ner ceux qui sont dans les tourmens
„ pour elle; alors sa bonté ne lui per-
„ met pas de les laisser souffrir. Elle
„ assure qu'elle ne s'y est jamais trompé.

„ L'élegante *Clotilde* est une femme
„ qui a des vapeurs, & fréquemment
„ dans le tête-à-tête. Par cette mala-
„ die, palliant ses faiblesses, elle donne
„ beau jeu à ses adorateurs, & se met,
„ pour ainsi dire, à l'abri de leur in-
„ discrete vanité. M. de... ignorant
„ que ses larges épaules, son grand
„ nez, & ses beaux cheveux, étaient
„ autant de sources à sincope, la crut
„ réellement évanouie, & s'empressa
„ d'appeller du secours! Ses cris firent
„ revenir *Clotilde* de sa léthargie. Un
„ coup d'œil de dédain & d'ironie ap-
„ prit à ce mal-adroit la faute qu'il
„ venait de faire. Il chercha à la répa-
„ rer: vains efforts! Le dépit l'emporta
„ sur les desirs. Elle le traita en femme

„ outragée, le menaça de lui interdire
„ sa présence, & ne lui pardonna que
„ lorsqu'il eût juré d'être désormais
„ moins entreprenant. Assurément per-
„ sonne ne l'était moins. Depuis elle
„ lui a toujours tenu rigueur ; & c'est
„ cette rigueur qui lui a acquis cette
„ légere réputation de sagesse. De sorte
„ que ce que Clotilde a dû à la mal-
„ adresse de M. de... la vertu en a eu
„ les honneurs.

„ *Cléomire* est une femme aussi mé-
„ prisable qu'estimée ; qui, sans avoir
„ d'ame, a beaucoup de tempérament.
„ Etablissant ses plaisirs sur la jouis-
„ sance de l'un, & sa réputation sur le
„ défaut de l'autre. Conservant son
„ cœur pour faire parade d'une vertu
„ dont il n'y a que les sots qui soient
„ dupes.

„ L'abord le plus enchanteur, les
„ graces les plus séduisantes, le sublime
„ de la galanterie, & l'art de plaire au
„ souverain degré ; voilà les dons que
„ la nature a fait à *Silvanire*. La for-
„ tune ne l'a oubliée que pour resser-
„ rer, par la reconnoissance, le nœud

„ qui l'attache aux perſonnes qui ne „ lui ont pas laiſſé le temps de pen- „ ſer à cet oubli, & qui ont chaſſé la „ pâle indigence du ſéjour des ris.

„ Après avoir été trompée dans ſa jeu- „ neſſe, *Eulalie* était devenue la fable „ de ſes amans. Elle en fut informée par „ un de ces méchans eſprits, qui loin „ d'émouſſer ſous le voile de l'amitié, le „ poignard qu'ils vous plongent dans le „ ſein, ne s'en couvrent que pour l'affi- „ ler davantage, & l'enfoncer plus pro- „ fondément. La plaie qu'elle en reçut „ porta atteinte à ſa conſtitution. Deve- „ nue étique, elle a entendu dire que „ lorſque on était maigre, l'on était „ obligé, en honneur d'avoir de l'eſ- „ prit. *Eulalie* a auſſitôt entrepris de „ le faire croire; elle a examiné les „ ouvrages de ceux qui avoient exa- „ miné ſes actions, & depuis lors elle „ a été recherchée, conſidérée, & mê- „ me citée comme un bel eſprit; mais „ par des gens qui ne le ſont point. „ On lui trouve des jugemens, mais „ non pas à coup ſûr du jugement.

„ Tu t'imagines peut-être que le dé-

„ pit, la vengeance, ou que tout au-
„ tre ſentiment également indigne de
„ mon ame, a guidé mes pinceaux.
„ Tu te trompes, pourſuivit le Che-
„ valier, ce ſont la vérité, la raiſon,
„ qui t'ont parlé par ma bouche, &
„ qui ſe ſont ſervi de l'organe touchant
„ de l'amitié pour t'arracher à l'erreur,
„ & pour t'apprendre qu'il ne faut voir
„ les femmes que par amuſement, par
„ habitude, ou pour le beſoin d'un
„ moment. Régler ſes deſirs ſur la fa-
„ cilité de les ſatisfaire, & n'être jamais
„ dupé qu'en revanche, n'avoir ni at-
„ tachement, ni eſtime pour elles, mais
„ ſeulement de la politeſſe & de l'uſage
„ du monde. Concluſion : il faut les
„ mépriſer en les ſervant. "

LETTRE XI.

La toilette : Moine puni.

J'Étais encore trop jeune pour rendre juſtice aux femmes, & je n'avais ni aſſez d'expérience, ni aſſez de diſcernement

pour démêler le faix des conſeils de Serfet. Auſſi me ſéduiſirent-ils, & m'engagerent à vérifier ſon aſſertion ſur le compte des femmes. Je diminuai dans mes lettres à Madame de Larba cette chaleur que le ſentiment du cœur peut ſeul inſpirer, à peine portaient-elles l'empreinte de l'amitié. Madame de Larba s'en plaignit. Au lieu de me juſtifier, je lui laiſſai entrevoir que d'autres charmes m'avaient fait impreſſion. Sa vanité n'en fut pas contente, & ſon ame qui, comme celle de toutes les femmes, eſt plus ſuperbe que tendre, & par conſéquent plus délicate ſur les intérêts de ſa vanité que ſur ceux de ſon cœur, en fut humiliée. Elle ne me répondit point. Son ſilence & les ſermons de Serfet me déſillerent les yeux. Je reconnus combien je m'étais abuſé ſur le compte des femmes, & ſur la nature de mes affections. Mon amour diſparut auſſi vîte que celui de la Comteſſe. Il finit au moment où elle ceſſa de m'écrire.

Dès lors je ne m'occupai qu'à porter partout l'enjouement & la volupté;

& je me promis bien de profiter des leçons du meilleur des parens possibles.

Madame Berle avait trop d'attraits pour que j'y fusse insensible. Je cherchai à plaire, j'y étais parvenu. Il ne me restait que d'en avoir des preuves. Je ne regardais pas comme telles quelques faveurs accordées ou dérobées sur la petite oie, j'en voulais de plus grandes, & j'eus besoin de toute la témérité & de toutes les notions que m'avoit donné le catéchisme de Serfet pour les obtenir.

Elle m'avait permis d'aller à sa toilette. J'y fus un jour en polisson, mais en polisson élégant. Sa femme de chambre avait achevé de la coiffer. Dans mes intérêts, Marton comprit, à un signe que je lui fis, que sa présence était de trop, & nous en délivra. Sa maîtresse qui ne s'était point apperçu qu'elle fut sortie, tendit la main pour lui demander le couteau à ôter la poudre. Dans l'état le plus brillant, je m'avançe vers cette main qui ne se serre que pour presser ce qu'elle cherchait le moins.

L'étonnement qu'une pareille impudence causa à Madame Berle, lui fit jeter un cri ; je ne m'en épouvante point, & plus entreprenant que jamais, sourd à ses reproches, je consomme à la même place ce que je me serais cru honteux d'avoir manqué.

S'il y a au monde quelque chose de bien prouvé, c'est qu'il y a des instans ou quelque peu disposée que par la nature ou par ses principes, une femme soit à se laisser subjuguer par la témérité, l'audace peut prendre beaucoup sur elle. D'ailleurs une femme aimable regardera l'insolence, moins comme une insulte faite à sa façon de penser, que comme un hommage rendu à ses charmes. Et les anciens qui connoissoient toute l'étendue du domaine de la vanité, ont eu raison de dire qu'il vaut toujours mieux mettre une femme dans le cas d'avoir à se plaindre hautement de trop de témérité, que d'avoir en secret à vous reprocher de l'avoir trop respectée.

Un historien exact fait d'abord connaître son héroïne. Je n'omettrai donc

pas, mon cher Desſpras, de te dire que Madame Berle était une veuve de trente-deux ans, dont la taille, réguliérement bien priſe, répondait à un de ces minois mutins auxquels on ne peut réſiſter. Elle était ſage ſans contrainte & ſans vanité, ne croyait pas comme beaucoup d'autres, qu'on n'eſt jamais plus reſpectable que lorſqu'on eſt ennuyeux. Elle n'avait point plié ſon eſprit qui eſt naturellement gai à ne jamais ſe permettre de ces petites ſaillies qui ſont l'enjouement des femmes, & le charme des ſociétés.

Madame Berle n'était pas aſſez mépriſable pour affecter des vertus qu'elle n'avait pas; mais elle était aſſez prudente pour obſerver le *décorum*, afin de faire taire les mauvaiſes langues. Les veuves qui ſont jeunes & jolies, ont en province beaucoup de ménagement à garder. Elles ne doivent pas recevoir chez elles les jeunes gens, & ſurtout les militaires : leur maiſon ne doit être ouverte que pour leurs parens, & pour certains hommes que leur âge & leur état met au deſſus du ſoupçon.

Nous prîmes donc des mesures pour nous voir. La nuit était pour l'ordinaire le temps consacré à nos plaisirs. J'entrais chez elle par un escalier dérobé qui donnait dans une rue peu fréquentée. J'avais une clef de la porte. --- Un soir que je me rendis un peu tard auprès de ma maîtresse, j'entendis du bruit dans l'escalier qui n'était point éclairé. Mon premier mouvement fut de demander *qui va là*. On ne me répondis point; mais à ma question on se colle contre le mur pour me laisser le passage libre. Ne pouvant ni ne devant d'abord présumer ce que ce pouvoit être; mille idées vinrent assaillir mon imagination. Je crus que c'était quelque assassin, quelque rival qui m'attendait, & qui ne cherchait pour me poignarder que l'instant d'être derriere moi. Je mis aussitôt l'épée à la main, & je m'avançai en la frottant contre le mur, vers l'endroit où j'avais entendu du bruit; celui que je faisais avec mon épée, épouvanta le personnage, qui craignant d'être percée, chercha son salut dans la fuite. Je courus après lui, l'atteignis, & me

faiſis d'un gras & gros Moine qui me dit avec cette effronterie qui n'eſt connue que d'eux , de lâcher le miniſtre de Dieu qui venait de confeſſer une femme prête de mourir.

Sa réponſe ne me ſatisfaiſant pas, & écoutant moins la prudence qu'enchanté de trouver une occaſion qui pût ſervir d'aliment à ma haine pour la race à froc ; je pris le *Pater* par la barbe, & lui fis pouſſer les hurlemens les plus forts. Ses cris pénétrerent juſques aux oreilles des voiſins, & les amena à ſon ſecours. Ils me trouverent aux priſes avec un Capucin, ſur la figure duquel mon épée avait été pluſieurs fois imprimée. Certainement ces ſtigmates valaient bien celles de St. François.

On me l'enleva pour le tranſporter à ſon couvent, où il fut mis dans ce lieu ſouterrain qui voit plus ſouvent gémir l'innocence que le crime ſe repentir ; il fut, dis-je, mis *in pace* par ordre du Gardien , qui apprit que le Pere *Théophile* avait profité du temps où ſes Freres étaient au chœur occupés à chanter matines pour donner à une dévote

qui demeurait dans la même maiſon que Madame Berle, un avant goût des plaiſirs qu'il lui promettait dans le Ciel.

LETTRE XII.

Notre héros va joindre ſon régiment. Ses amours avec une religieuſe.

QUelques jours après l'aventure du Capucin je fus à *** joindre le régiment d'infanterie de... qui y était en garniſon, & dans lequel j'avais obtenu une ſous Lieutenance. Je trouvai aſſez d'agrémens dans mon corps. Mais le ſervice n'occupe pas toujours les Officiers, les uns ſe diſſipent aux jeux, aux ſpectacles, les autres chez les coquettes, les femmes galantes; on cherche à tuer le temps qu'on a de libre, & ce n'eſt pas à l'âge de dix-huit ou vingt ans qu'on l'occupe à s'inſtruire par la lecture de bons livres; quelques romans galans ou libres, ſont les ſeuls pour leſquels on a du goût.

Eh! quel genre de lecture eſt plus

en droit d'amuſer les jeunes gens ! faits pour l'amour, leurs cœurs ne reçoivent de plaiſir que de ce qui vient de lui, que de ce qui le caractériſe ? Un livre d'hiſtoire, de philoſophie, de morale, eſt pour eux les Pavots de Morphée. Tombent-ils ſur une intrigue amoureuſe, ils la dévorent & ne la quittent qu'au denouement.

Quant à moi, je cherchai à me lier particuliérement avec celui de mes camarades qui courait le plus les aventures. Un Aide-Major du régiment un peu plus âgé que moi, mérita mes ſoins & mon amitié ; j'obtins la ſienne. Son caractere avait beaucoup d'analogie avec le mien. Il eſt enjoué, plein de graces, poſſédant au ſuprême degré l'art de ſéduire : ſa figure eſt de celles qui ſans être belles, préviennent en faveur de celui qui la porte. Il était de ma province, raiſon de plus pour qu'il m'aſſociat à ſes plaiſirs.

Il me parla de ſes amours avec une jeune religieuſe de dix-huit ans, & il me témoigna tout le deſir qu'ils avaient l'un & l'autre de ſe voir ; il fallait pour

cela pénétrer dans le couvent, jamais il n'avait osé le tenter. Sa prudence l'empêchait de se livrer à toute l'impétuosité d'une jeune none qui aurait pu se perdre & perdre son amant, en voulant goûter de ce fruit dont elle n'avait jamais tant desiré manger, que depuis qu'elle se l'était interdit par ses vœux.

Si mon camarade avait eu quelqu'un qui eut secondé son entreprise & eut risqué avec lui de se rompre le cou en escaladant les murs du couvent, il se serait hasardé. Je répondis à sa confiance sur un ton à lui donner la plus grande envie de se réunir au plutôt à son aimable récluse. Il ne restait plus qu'une légere difficulté, à quoi se serait amusé le confident pendant que les autres auraient associé l'amour & les plaisirs à leurs jeux. Je l'avoue, je ne me sentais point assez philosophe pour trouver une jouissance dans les plaisirs de mon camarade : & nous n'étions l'un & l'autre point assez corrompus pour abuser de la faiblesse de son amante, & l'avilir en la sacrifiant tour à tour à nos desirs.

Sœur *Urſule*, cette tendre & paſſionnée amante de *Du Roviri* (c'eſt le nom de l'Aide-Major.) y trouva un expédient admirable. Une jeune profeſſe d'une vivacité étonnante, & d'une complexion propre à l'amoureux miſtere, fut celle ſur qui elle jetta les yeux. La proximité de leur cellulle avait commencé de les unir, & un certain rapport dans leurs goûts & dans leurs façons de penſer avait fini par les lier intimêment.

Cécile dont le cœur brûlant était naturellement porté à la volupté, & qui ſentait accroître en elle ce feu qui augmente avec l'âge, & que les imprudentes queſtions d'un confeſſeur attiſent davantage, accepta avec tranſport la propoſition de ſœur Urſule, & la remercia de la préférance qu'elle lui donnait ſur tant d'autres nones qui auraient certainement toutes deſiré un pareil bonheur.

Du Roviri fut averti par ſon amante de la bonne volonté de Cécile, ainſi la partie fut décidée & fixée à la prochaine nuit; par le moyen d'une échelle

de ſoie nous fûmes bientôt dans le jardin du couvent. Nos tendres ſœurs y étaient dejà. Les premiers complimens furent courts, & nous les donnâmes moins à l'uſage qu'à nos deſirs. Sœur Urſule preſſa ſon amant contre ſon ſein, & ſa compagne me permit de dérober ſur ſes lévres de Roſe un échantillon des plaiſirs que je me promettais de trouver dans ſes bras, & de lui faire partager.

Nos aimables cloitrées nous prirent par la main, & nous conduiſirent dans la plus grande obſcurité & dans le plus grand ſilence à la cellulle de ſœur Urſule, deux bougies qui l'éclairaient me firent voir combien étaient belles nos deux recluſes, je félicitai M. l'Aide-Major d'avoir ſu plaire à la ſienne & le remerciai de la bonne fortune qu'il me procurait. Enſuite je m'approchai de Cécile, & lui témoignai toute l'impreſſion que ſes charmes venaient de faire ſur mon cœur. Elle me répondit fort ſpirituellement, & avec une certaine modeſtie moitié profane qui ne contribua pas peu à augmenter ſes graces & mes deſirs. Je l'engageai de paſſer

dans sa cellulle, elle me donna la main & me voila chez elle.

LETTRE XIII.

Comment on doit employer le temps avec des religieuses.

AH, Desspras ! que Cécile me parut charmante ! La pudeur, l'austere rétenue de son sexe, tout s'éclipse, tout céde aux violens transports de ma tendresse. Je la prends dans mes bras, l'enleve, vole à son lit, l'embrasse avec ardeur, & ma bouche collée sur la sienne ne peut ni s'en détacher ni s'y fixer. Un trouble inconnu s'empare d'elle, ses yeux sont pleins de feu & de crainte, elle veut parler, sa voix s'éteint. Et pour la premiere fois de sa vie elle reçoit & donne mille baisers enflammés. Je ne me connais plus, je deviens tendre & cruel, le couteau sacré frappe la victime, elle tombe, elle expire, en jettant un cri qui annonce ma victoire, & m'advertit que la bar-

riere des plaiſirs eſt ouverte pour toujours.

Cécile revenue de cet anéantiſſement délicieux où plonge le bonheur ſuprême, me laiſſa lire dans ſes yeux animés par le plaiſir, tout celui que lui avait cauſé ſa défaite. Puis elle me dit avec tendreſſe, „ ô mon ami, de „ quelle volupté viens-tu de m'en-„ nivrer! Juge de ſon excès par celui „ de ma joie qui n'eſt pas même ternie „ par une ombre de triſteſſe. Loin de „ pleurer ſur ma virginité, je me fé-„ licite de te l'avoir laiſſé ravir, heu-„ reuſe ſi ce ſacrifice peut m'acquérir „ des droits ſur ton cœur "....

..... Raſſure-toi, divine Cécile: Après avoir été le plus fortuné des hommes, ton amant voudrait-il en être le plus malheureux? Son bonheur ne te donnera jamais des regrets, il n'empoiſonnera pas les douceurs de tes plaiſirs en te les rendant amers .... tes charmes te ſont un sûr garant de ma fidélité.

Je ne pus en dire davantage, la violence de mes deſirs me ſuggérait tant de

choſes à la fois, que la quantité jointe à la rapidité de mes tranſports me contraignit à garder le ſilence ; mais que mes yeux me dédommagerent avec uſure de ce que je perdais du côté de la parole ! Je vis mille beautés que ſa guimpe, ſon voile, ſes vétêmens me permettoient de parcourir à mon aiſe. Je finis par fixer mes regards ſur l'entrée du Temple que l'amour venait de conſacrer, en y élévant un trophée à ſa gloire.

La vue du tombeau de la vertu de mon amante ranima mon courage. J'approchai mes levres brûlantes des ſiennes, j'y pris des nouvelles forces qui ſe communiquerent bientôt à tout mon corps, je les recevais de Cécile, il était juſte de lui en faire hommage ; trois fois de l'amour, je ſecouai le flambeau, & trois fois de Cécile l'ame égarée ſe plongea dans un amoureux délire.

Aux doux ébats de Cipris ſuccéda un ſommeil doux & paiſible. Un lit dont la propréte & le parfum ſurpaſſaient la magnificence fut l'autel où repoſerent le ſacrificateur & ſa victime.

Sœur Urſule & ſon amant non moins

fatigués & non moins heureux que nous dormirent pareillement .... mais par malheur l'inſtant où nous devions nous ſéparer s'eſt écoulé ; au bruit ſoudain qui ſe fit entendre, le ſilence ſeul témoin du miſtere diſparut.

La ſœur Converſe chargée de réveiller les religieuſes pour aller à matines eſt déjà dans le dortoir à faire entendre ſon cri lamentable. Sœurs Urſule & Cécile n'ont que le temps de ſe lever précipitamment. Elles nous recommandent de faire le moins de bruit poſſible, & dans une agitation qui les rend encore plus belles elles courent au chœur.

Il n'était pas poſſible de pouvoir nous échapper ſans être vus, ainſi nous prîmes notre parti en braves Chevaliers, remîmes notre départ à la nuit prochaine. Nous étions l'un & l'autre très-ſatisfaits de l'eſprit & des charmes de nos récluſes, chacun de nous prétendait être le mieux partagé, & avoir paſſé la nuit la plus voluptueuſe. Ce débat nous engagea à nous faire un aveu réciproque de nos plaiſirs. Ma

premiere lettre contiendra ce que Du Roviri me dit.

LETTRE XIV.

M. l'Aide-Major raconte comment il a employé la nuit.

SŒur Urſule, comme tu as pu le voir, me dit Du Roviri, eſt une brune dont les yeux du plus beau noir poſſible, donnent l'ame, l'être, & le ſentiment. Sa taille reſſemble plutôt à celle d'une Nimphe qu'à celle d'une mortelle. Mais mon ami! que les beautés que ſes habits récélent ſont au deſſus des terreſtres. Je ne crois pas que l'imagination puiſſe ſe repréſenter rien d'auſſi parfait, c'eſt l'objet des feux de Pigmalion.

A peine nous eûtes vous quitté continua l'Aide-Major, que mon ardeur impatiente me fit étendre ſœur Urſule toute tremblante de deſirs & d'effroi ſur ſon lit. Mais l'impétuoſité de mes deſirs était ſi grande que j'éprouvai pendant

un

un inſtant toutes les horrerus du ſuplice de Tantale. J'allais me livrer au plus affreux déſeſpoir, lorſque je m'aviſai de tourner la cruauté de mon ſort au profit de mes plaiſirs, je déshabillai moi-même ma belle maitreſſe, & par mille attouchemens & mille baiſers répandus ſur tout ſes charmes, je la préparai à la céleſte félicité,

Tantôt c'était mes levres qui s'imprimaient ſur une gorge qu'une reſpiration embarraſſée & des ſoupirs brûlans faiſaient lever. Tantôt c'était une main entreprenante qui faiſait changer de couleur à un genou d'ivoire, tantôt ..... Mais le courage eſt revenu, le trait part, vole, atteint le ſiege du plaiſir, & arrache, par la bleſſure qu'il y fait quelques pleurs à ſœur Urſule, juſques à ce qu'un feu plus rapide que l'éclair, courut de veine en veine, ébranler ſon ame, & la plonger dans une extaſe voluptueuſe que je partageais.

En ſortant de cette premiere ivreſſe, je me trouvai dans ſes bras, étroitement ſerré, & ſes regards qui n'étaient plus pleins que de feu, & humides de de-

ſirs, en m'offrant la ſituation dont je ſortais, m'engagerent à m'y replonger par une autre route. Cinq fois ajouta Du Roviri, j'ai donné à mon amante des preuves de mon amour, & cinq fois j'ai eu des témoignages de ſa tendreſſe.

Je racontai à mon tour à M. l'Aide-Major, comment j'avais été heureux, & lui avouai ſans honte que ſes exploits ſurpaſſaient d'une unité le nombre des miens. Mais je ne voulus pas convenir du dégré prétendu de béatitude dont il diſait avoir joui de plus que moi; & je lui ſoutins que ma Cécile avec ſon petit nez retrouſſé, & un de ces minois raviſſans plus dangereux mille fois qu'une beauté réguliere ne le cédait à aucune femme. Elle a mille graces, & ſa voix d'une douceur admirable grave ſon impreſſion dans le cœur de ceux qui l'approchent.

Je crois la voir encore : Dieu ! quel air & quels traits !
Vénus a plus d'éclat, ſans avoir plus d'attraits.
Des charmes différens qu'elle unit & raſſemble,
Aucun n'eſt régulier... On aime leur enſemble :

On ne l'admire point ; elle enchante, elle plaît,
Elle peut être mieux ; .... Elle eſt mieux comme
elle eſt.

Nous en étions encore à cette diſpute lorſque ſœur Urſule vint nous voir à la dérobée. Elle nous apporta du pain & une poularde qu'elle avait eſcamotée, & qu'on ne manqua pas de mettre ſur le compte des chats. Pour du vin, il m'eſt impoſſible d'en voler, nous dit-elle, mais voilà les clefs de nos armoires où vous trouverez pluſieurs ſortes de liqueurs & de confitures.

Après que nous eûmes un peu reſtauré nos forces par la nourriture que nous venions de prendre, Du Roviri me propoſa de nous amuſer à faire une viſite exacte des effets de nos belles. C'était mon intention : je t'apprendrais volonties mon cher Deſpras, en quoi ils conſiſtaient, s'il y avait eu quelque choſe qui meritât d'être décrit. Par exemple, un de ces jolis bijoux ſi utiles aux religieuſes qui n'ont point d'intrigues. Nous n'en trouvames aucuns parmi les meubles de nos recluſes. Elles étaient trop jeunes pour être initiées

aux ſecrets du cloître. Ce n'eſt gueres que les Abbeſſes, & les anciennes qui en poſſedent.

Enfin les exercices & le ſoupé étant finis, nos amantes nous rejoignirent pour ne nous plus quitter. Elles nous engagerent à reſter ſages pendant quelque temps, de crainte que quelque none ne ſe promenât dans le dortoir, n'entendît du bruit, & ne fût ſonner le tocſin ſur nous. Il était à propos d'attendre qu'elles fuſſent endormies.

Nos belles nous témoignerent combien le jour leur avait paru long. Nos careſſes leur prouverent combien nous étions enchantés de les revoir. Nous étions trop paſſionnés pour careſſer à demi, & comme il faut une certaine décence dans tout ce que l'on fait, Cécile accepta ſans difficulté la propoſition que je lui fis de paſſer chez elle. Du Roviri demeura avec ſœur Urſule à qui il fit goûter les mêmes plaiſirs à-peu-près que ſa compagne trouva entre mes bras.

La même échelle qui avait ſervie à nous introduire dans le jardin nous en

facilita la ſortie, & nous y ramena pendant plus de deux mois de ſuite, trois ſois la ſemaine les venger de l'ennui du cloître où leurs penchans les avaient moins enfermées, que leur obéiſſance aveugle aux ordres tyranniques de leurs parens. Elles étaient toutes deux victimes du préjugé & de la naiſſance. Elles devaient être malheureuſes pour combler des biens de la fortune, *un ainé* qui fait le plus ſouvent repentir la famille du déſpotiſme qu'elle a exercée envers les autres enfans, pour rendre celui-ci plus riche & plus puiſſant.

LETTRE XV.

La conſigne.

NOtre régiment quittant la ville d'A .... nous fumes contraints de dire adieu à nos cheres & aimables ſœurs qui nous marquerent par leurs larmes, & par la douleur la mieux caractériſée, combien elles étaient affligées de notre départ.

Du Roviri voulait abſolument que nous les réſignaſſions à quelqu'un des Officiers qui nous remplacaient; ceux-ci les auraient laiſſé à d'autres qui ſe feraient également choiſis des ſucceſſeurs, & par ce moyen, elles auraient été toujours pourvues. Je ne voulus jamais adhérer à une pareille propoſition.

Tu ne ſais donc pas, me dit l'Aide-Major, que c'eſt l'uſage parmi les Officiers galans qui quittent une garniſon, de donner *la conſigne* à ceux qui les remplacent. L'on nomme *conſigne* un abrégé hiſtorique & critique de la ville d'où l'on part : l'on y joint de notes utiles.... mais nous ne connaiſſons perſonne dans le régiment qui nous releve, & je ne me déterminerais à être indiſcret que pour des amis, interrompis-je. Que tu es ſimple! repartit Du Roviri, l'on n'a pas beſoin de ſe connaître pour ſe faire de pareils legs, il ſuffit d'être enfans de Bellonne pour être initiés dans tout ce qui peut vous conduire ſous les étendarts de l'amour & de la volupté, & ſi cela ne s'obſervait pas ainſi, l'on ferait trop à plaindre : combien de temps ne

faudrait-il pas ſacrifier pour dégager les femmes de ces uſages tyraniques qui exigent des longueurs & des cérémonies, aux quelles on ſe ſoumet pour célébrer les apparences & pour vaincre ces petites façons qui fatiguent également celles qui ſe croient obligées de les faire, & ceux qui ſont obligés de les ſouffrir. Au lieu qu'en nous préſentant chez elles de la part de notre prédéceſſeur, elles n'oppoſent plus que quelques précautions de bienſéance, & au bout de huit jours, vous êtes arrangés, comme s'il y eut un ſiecle que l'inclination eut été formée.

Ces avantages ſont ſans doute brillans, répondis-je, à mon camarade, mais ils n'authoriſent pas à réſigner nos recluſes & je m'oppoſe à ce que tu en parles à qui que ce ſoit.

Je me fis, mon cher Deſpras, un vrai ſcrupule d'être cauſe de la perte de ces aimables filles, qui auraient été forcées de ſe livrer à de jeunes gens qui, peut-être moins prudens que nous, les auroient expoſées à dévoiler par quelque témoin indiſcret, leur intrigue. Com-

bien de perſonnes qui ſe promettent la plus grande précaution dans l'amoureux myſtere, & qui s'oubliént dans le moment même où ils auroient le plus beſoin de ſe reconnaître!

LETTRE XVI.

La lanterne magique ; la femme malade.

JE t'ai dit, mon cher Deſpras, que le régiment avait reçu ordre de quitter A.... Ce fut à.... où il vint en garniſon, & c'eſt dans cette ville où m'arriva cette aventure ſi bizarre qui fit tant de bruit dans la province, & qu'on ne raconta jamais ſans ſupprimer, altérer, ou ajouter aux circonſtances. Voici exactement comme elle ſe paſſa. (1)

Huit jours après notre arrivée, l'Intendant de province donna un bal où les maſques étaient reçus. J'y vais déguiſé en porteur de *lanterne magique*,

(1) Voyez l'almanach de nuit, année 1776. Cet almanach eſt de l'Auteur de ces lettres.

& je propofe aux Dames de voir la curiofité. Le hafard veut que je débute par la femme du héros du bal. Elle confent à voir ma piece curieufe. Alors j'allume un bout de bougie, & je le paffe par un trou fait exprès à la caiffe que je portais afin qu'on pût voir plus clairement ce que j'avais à montrer.

Madame l'Intendante regarde à travers un verre, & charmée de l'illufion que je lui offre, ne croit admirer que l'art en voyant la nature. Dans cette idée, elle engage la femme du premier Préfident à voir combien elle était imitée.

Au moment où ces Dames en font les plus grands éloges, je me courbe, & les prie de regarder plus attentivement. Le corps que je venais de pencher faifant, par fon attitude, relever mes deux globes jumeaux, leur laiffa voir la plus agréable piece de ma curiofité.

Ces Dames ne s'y méprirent plus. Elles connaiffaient trop bien ce qui venait de paraître; confufes de leur erreur, elles fe plaignirent de mon im-

pudence à l'Officier de garde qui me fit arrêter au moment où je faisais le tour de la salle du bal en chantant *eh! qui veut voir la piece curieuse, la rareté, la beauté!*

Je me fis reconnaître; l'on m'ordonna les arrêts. Je fus dans ma chambre, où réfléchissant sur les suites que pourait avoir cette polissonnerie, je m'occupai pendant la nuit à peindre sur du carton ce que j'avais montré au bal, & je formai la résolution de nier qu'on eût vu l'original de mon tableau, supposé qu'on voulut m'en faire un crime.

Ce que j'avais prévu arriva. Le lendemain du bal, les Chefs du régiment me reprocherent vivement mon étourderie. Je me justifiai en leur montrant ce que j'avais dessiné, & en les assurant que c'était là ce qu'on avait vu. Ils rirent de la méprise de ces Dames, & furent les arracher à leur erreur. Elles en reviennent, s'intéressent à ma liberté. Je suis prêt d'en jouir, lorsque le Parlement demande que je lui sois remis, ou que le régiment réponde de ma personne qui sera représentée toutes & quantes fois la Cour le réquerra.

Il était arrivé que ſur les plaintes de Madame la Premiere Préſidente, le Sénat qui s'était aſſemblé le lendemain, avait mis en délibéré, s'il me décreterait de priſe de corps comme coupable d'indécence, & perturbateur du bon ordre. Les voix avaient été partagées. Les jeunes Conſeillers opinaient pour le décret; ils en puiſaient les raiſons dans cette antipathie qui a regnée de tout temps entre la robe & l'épée. Les Magiſtrats d'un âge mur s'y oppoſaient. L'Avocat du Roi dit: „ que le maſqué „ avait voulu inſulter leur auguſte corps „ dans la perſonne de la reſpectable „ moitié de leur Chef. " Il fit là deſſus un long & pathétique diſcours digne de l'Orateur du Parlement d'alors, & donna ſes concluſions en faveur du décret.

Le Parlement d'alors était celui qui avait été ſubſtitué aux vrais défenſeurs des loix, & aux peres du peuple.

L'avis de l'Avocat du Roi faiſait chanceler les vieux robins, & allait prévaloir, ſi le Major du régiment qui arriva dans ce moment n'eût rendu

compte à la Cour de l'erreur où elle était, & ne l'eût assuré que ce que j'avais montré n'était que du carton sur lequel était imitée cette partie de l'individu humain, cause de ma détention. Il offrit au Parlement de prouver ce qu'il avançait. Les *Chambres* assemblées y consentirent. Je fus mandé; je n'eus garde d'oublier ma piece justificative, & lorsque je fus devant l'auguste Sénat, je parlai en ces termes.

„ Mon intention, Messieurs, n'a „ jamais été de manquer à Madame la „ Premiere Présidente pour laquelle „ j'ai la plus profonde considération, „ ni de commettre aucun acte indé„ cent, & j'ose vous assurer de ma sou„ mission aveugle à vos remontrances, „ si ce carton que je tiens à la main „ n'est pas ce que j'ai montré au bal. „ Au surplus, j'offre de faire voir, en „ présence des Commissaires, que je „ supplie la Cour de nommer à cet „ effet; j'offre de faire voir l'original, „ afin qu'on puisse en faire comparai„ son, & que sur le rapport de ces „ Dames, l'on reconnaisse le véri-

„ table objet de la lanterne magi-
„ que. "

Les ſuppôts de Thémis furent déconcertés par ma harangue, qui était auſſi ſinguliere pour eux que peu prévue. Ils s'entreregarderent, & leurs éclats de rire qu'ils ne purent contenir, & qui les engagea à plonger le nez dans leur bonnet, m'annoncerent ma victoire.

Il n'y avait pas de milieu, il falloit que je fiſſe voir à ces Dames, en préſence du Parlement ou des Commiſſaires, ce qu'elles avaient réellement vu, ou que je fus renvoyé abſous. Ce fut à ce dernier parti qu'on s'arrêta, & je fus mis hors de cour & de procès.

Lorſqu'il fut queſtion d'apprendre à mon pere l'hiſtoire de la lanterne magique, l'un de mes oncles la lui raconta en la mettant ſur le compte d'un de mes camarades... Parbleu, cette aventure eſt plaiſante, s'écria M. De Falton! Je voudrais qu'elle me fût arrivée dans ma jeuneſſe, & m'en être tiré auſſi adroitement & auſſi malignement que l'auteur. Eh bien! conſole toi, lui ré-

partit ſon frere, elle n'eſt pas ſortie de la famille ; c'eſt à ton fils à qui elle eſt arrivée.

Une jeune & jolie femme trouva ce déguiſement ſi plaiſant, & ſi peu dans l'ordre des idées ordinaires, qu'elle en aima l'auteur. Des méchans, où n'y en a-t-il pas ? aſſurerent que ce n'eſt qu'à la relation de la piece curieuſe que je dus cette bonne fortune. Chacun ſait que le public reſſemble à un microſcope, & l'on crut que les objets avaient été tellement groſſis, que Madame de... avait voulu vérifier par elle-même, juſques à quel point la nature pouvait avantager un de ſes favoris. Je fus l'inclination de cette belle Dame, & comme je ne fus jamais *ni* cruel, ni ingrat, nos ſoupirs ne durerent pas long-temps.

Le changement de Madame De Larba, les leçons de Serſet, m'avaient fait trop d'impreſſion pour que je reſtaſſe fidele à mes maîtreſſes. Ainſi dans le même temps que je connus ma belle paſſionnée, je vis d'autres femmes, & malheureuſement j'en vis une qui me

rendit malade. S'il eſt juſte que les charmes & la beauté ne ſoient point un préſervatif contre le poiſon de la débauche, ne ſerait-il pas juſte également, que le ſentiment ſervit d'égide aux femmes qui ſuccombent moins au goût du plaiſir qu'au penchant de leur cœur? Combien d'infortunées qui, entrainées dans leur chute par le poids de leur amour, ne s'en relevent que les larmes aux yeux, au lieu qu'elles ne devroient s'en rappeller que par le plus agréable des ſouvenirs.

Ma maladie était de celles qui attaquent dans la ſource de la vie & des plaiſirs. Je la communiquai à ma maîtreſſe : elle m'en fit des reproches ſanglans, & me peignit, avec tant d'éloquence, l'état triſte où elle ſerait réduite, ſi elle tranſmettait mes dons à ſon mari, que je lui promis de remédier à tout.

Son mari était abſent depuis quelque temps ; il était amoureux de ſa femme, contre tout uſage qui défend aux maris d'aimer celles à qui ils ſont unis par le Sacrement. Contre tout uſage encore,

il entretenait une correſpondance amoureuſe avec ſa femme. Dans une lettre il lui manda „ qu'il allait à ** où il „ ne reſterait que quelques jours pour „ finir des affaires qui exigeaient ſa pré- „ ſence dans cette ville, & enſuite il „ revolait à ſes pieds. "

J'entrai chez elle dans le moment où elle venait de recevoir cet écrit déchirant : je la trouvai toute baignée de larmes. Qui peut donc, lui dis-je affectueuſement faire verſer des pleurs aux deux plus beaux yeux du monde. „ Tenez, „ Monſieur, me dit-elle en me remet- „ tant la fatale lettre, liſez, & voyez „ toute l'horreur de ma poſition. Mon „ mari arrive inceſſamment, & avant „ ſon retour je ne puis être délivré de... " Faites tarir vos larmes, lui répondis-je, en ſerrant amoureuſement ſa main, & en la portant à mes levres : j'ai promis de remédier à tout ; je tiendrai ma parole, ſecondez ſeulement mon projet. Votre mari vous a écrit qu'il paſſerait par ***, il doit y arriver demain & y reſter quelques jours pour y terminer des affaires ; eh bien ! c'eſt ſon ſéjour

dans cette ville que je veux faire ſervir à l'avantage de nos amours. Adieu Madame.... je pars.

LETTRE XVII.

Pauvres maris !

JE partis effectivement pour ** , & comme cette ville n'eſt pas à une grande diſtance de celle où nous étions ; j'y arrivai le même ſoir. Le haſard me ſervit aſſez bien pour me faire rencontrer ſon mari deux heures après ſon arrivée. Je lui offris à ſouper ; il accepta, & nous nous ſéparâmes pour nous réjoindre au moment de nous mettre à table.

J'eus ſoin qu'elle fut délicatement ſervie ; & de me pourvoir de deux Nymphes & de bon vin. Au deſſert, les domeſtiques diſparurent, la gaité arriva, & les bouchons, en volant au plafond annoncerent l'eſſaim pétillant des plus charmantes plaiſanteries, le vin commençait à tranſmettre aux yeux ſa vivacité. Je lus dans ceux de mon convive que les deſirs l'aſſiégeaient, &

qu'ils étaient repoussés par le sot scrupule de fidélité conjugale. Je fis signe à la belle que j'avais placé à son côté, à laquelle j'avais fait la leçon ; celle-ci redoubla ses agaceries, versa du champagne avec profusion, & l'imbécille mari parvint au point où je l'attendais.

Nons passames dans le sallon, & voyant qu'il avait conservé la même ardeur, je pris une Bergere par la main, & le laissai avec l'autre sur le sofa dont il s'était déjà emparé, & sur lequel il goûta le même plaisir, que l'autre belle & moi goûtâmes sur un lit de repos, qui était dans la piéce voisine où nous avions passés, & qui n'en fut point un pour nous.

Nous reparûmes en éclattant de rire, & en leur faisant des plaisanteries qui ne finirent qu'à notre séparation. Il me conjura de lui garder le silence, & des bras de la volupté il fut se jeter dans ceux du sommeil.

Tandis qu'il voyage dans les états de Morphée, un courier que je dépêchai vola vers la femme du pauvre dupe, lui apprendre le succés heureux de mon stratagême.

Le mari partit le lendemain & cueillit dans le jardin de l'himenée, les fruits que j'y avais ſémé. Leur maturité ne tarda pas à paraître. Il me parla de ſon malheur, & me témoigna tout le chagrin que lui cauſait l'incertitude, & la crainte de l'avoir fait partager à ſon épouſe. Hélas ! que je ſuis malheureux ! maudite partie de ſoupé, s'écriait-il ! Je le conſolai du mieux qu'il me fut poſſible, & je profitai de ſa confidence pour prévenir la belle malade, qu'il était temps de parler. Elle vole vers l'appartement de ſon mari, lui expoſe ſon état, lui en fait les plus durs reproches, le ménace de ne jamais lui pardonner, & de le punir en le ſévrant déſormais de ſes plus cheres faveurs.

Le pauvre homme déſolé tomba aux genoux de ſa chaſte moitié & s'efforce, par l'aveu de ſa faute, d'en obtenir le pardon. Il l'obtint & ces deux époux vécurent dans la plus parfaite union.

Dans ces entrefaites le régiment reçut ordre de ſe rendre à Toulon, où je fis encore une étourderie que je me reſerve de t'apprendre dans ma premiere lettre.

LETTRE XVIII.

Excellente recette pour obtenir de l'argent de ses parens.

TOulon, l'un des plus beaux ports de mer, du monde, des plus considérable, où il y a toujours une garnison nombreuse, & une grande quantité d'Officiers de la marine, est des villes de garnison, l'une de moins agréables, & une de celles où des Officiers galants peuvent avoir très-peu d'intrigues, ce qui les oblige à employer à jouer le temps qu'ils ont de libre. J'étais un des premiers athletes, & je fus si malheureux qu'au bout de huit jours j'eus perdu ma pension, & mes appointements d'une année, epuisé la bourse de mon frere Officier au régiment de .... également en garnison à Toulon, & celle de ses camarades; tous les miens m'avaient prêté; j'avais même eu recours à ces honnetes Israélites qui vous facilitent les moyens

d'anticiper ſur votre légitime, & outre cela je devais 25 louis que j'avais perdu ſur ma parole.

Je vis le moment où j'allais me trouver à une certaine diſtance de la table du trente & quarante, & à n'avoir pour toute ration que du pain & de l'eau; te l'avourai-je, mon cher Deſpras? Cette perſpective d'être mis en priſon, m'affligeait moins que la dure ſituation où la fortune m'avait réduit.

Tel eſt le démon qui tyranniſe le joueur! On paſſe des jours entiers ſans ſe déplacer, on compte pour rien, la faim, l'inſomnie, l'abbattement, la paleur. La douleur la plus cruelle eſt celle de n'avoir pas de fonds pour jouer.

Y a-t-il rien d'auſſi dangereux que cette fureur qui fait expoſer au haſard du dé ou d'une carte, le patrimoine que l'on tient de ſes ayeux, la dot de ſa femme, & ce que la nature a ſubſtitué au profit de vos enfants. D'ailleurs combien eſt il difficile de garder toute ſa probité dans le gros jeu, ſurtout lorſque la fortune ne nous ſourit jamais

C'eſt l'occaſion prochaine pour tous les vices. Madame Des Houlieres dit.

On commence par être dupe
On finit par être fripon.

Cette judicieuſe maxime reſte ſouvent inéfficace pour les jeunes gens, mais elle n'echappe jamais aux chefs des corps. Ils deffendent tous les jeux de haſard, ſont très attentifs à empêcher ces aſſemblées ſécrêtes où l'on fait de très groſſes pertes, puniſſent très ſévérement ceux qui s'y trouvent, qui s'y dérangent, ceux qui tombent dans le cas où j'étais. Et malgré cela, l'on joue gros jeu, parce que l'on dérobe le point & le moment de réunion du tripot.

Il fallait exactement payer les billets uſuraires que j'avais fait aux juifs, ſans quoi, ils auraient porté plainte au Major, & le pot aux roſes était découvert. Que l'on ſe mette un moment à ma place, & l'on me pardonnera l'expédient que j'emploiai, & auquel je n'aurais jamais penſé dans un temps moins nébuleux.

D'abord j'écrivis à mon pere, que mon frere, en revenant de l'exercice, avait attrapé une pleureusie occasionée par un passage rapide du chaud au froid, & je lui laissai entrevoir que les médecins donnaient fort peu d'espoir. Dans cet intervalle, & sous un faux pretexte, j'engageai le domestique de mon frere, de ne point mettre à la poste les lettres que son maître y enverrait; l'on sent qu'elles auraient dérangé mon projet.

M. De Falton me répondit avec toute la tendresse & la douleur d'un pere, & me recommanda de n'epargner ni soins ni argent pour conserver les jours d'un fils pour lequel il adressait des vœux au ciel. Il finissait sa lettre par des réflexions si vraies & si morales qu'elles manquerent de me faire desister de mon projet; & je sentis aux combats qui se livraient au dedans de moi-même qu'il ne fallait pour le poursuivre, rien moins que ma situation.

Je répondis sur le champ à mon pere, que mon frere était mort depuis quelques jours, que sa résignation à la vo-

lonté de Dieu, la piété, & les sentimens qu'il avait montré à sa derniere heure, devaient porter quelque adoucissement à la douleur de sa perte.

Je lui fis ensuite le détail de ses funerailles qui avaient été faites suivant son rang & sa naissance, celui des priéres que j'avais fait dire pour le répos de son ame, & je n'oubliai pas d'y joindre quelques aumônes dont le malade m'avait chargé avant d'aller dans le sein d'Abraham. Le compte que j'envoyai montai à douze cent livres. J'ajoutai que j'avais emprunté cette somme au Trésorier du régiment, & que j'avais engagé ma parole d'honneur, de la rembourser dans 15 jours. Ce temps était à-peu-près celui de l'échéance de mes billets.

Mon pere eût à peine reçu ma lettre qu'il m'envoya la somme que je demandais Dès que je l'eus reçu, j'avouai à mon frere le tour abominable que je venais de jouer à mon pere, lui laissai le soin de le détromper, d'éssuyer ses larmes, & de convertir les habits lugubres que la famille avait déja endossé

dossé, en d'autres dont la couleur fut plus agréable que le noir.

Mon frere fit écrire par un de ses camarades, à mon oncle, qu'il n'avait jamais cessé d'exister, & le motif qui m'avait porté à le faire passer pour mort. Il le priait de ménager la sensibilité de mon pere, en lui annonçant cette imposture.

Je tremble encore, Despras, quand je pense à mon étourderie, elle manqua faire descendre au tombeau le meilleur des hommes, & le plus tendre des peres. M. de Falton qui se livra de la tristesse à la joie, gagna une maladie fort longue & fort dangereuse. Il me pardonna mon étourderie, & mit le comble à sa bienfaisance en achevant de payer mes dettes. Il est vrai que la crainte de m'en voir contracter de nouvelles, l'engagea de demander pour moi un congé, il l'obtint, & je me rendis auprès de lui.



LETTRE XIX.

Méprise de lit.

JE voyageais à cheval ; j'eus pendant les deux premiers jours, le plus beau temps du monde, mais le troisieme, il s'éleva un vent très-violent, & la pluie fut si abondante, & les chemins furent tellement gâtés que tout ce que je pus faire fut d'arriver fort tard à Beaucaire. Accablé de fatigue, mourant de faim, & mouillé jusque'aux os, il ne me fut pas possible, quelque envie que j'en eusse, d'aller plus loin.

La foire qui se tenait dans ce temps là, & qui est une des plus belles du Royaume, & des plus considérables de l'Europe, remplissait la ville d'un si grand onmbre d'étrangers, que je ne pus me procurer un lit, quelque prix que j'en offrisse. Après avoir parcouru de rue en rue toute la ville, je revins à la premiere hôtellerie où je m'étais arrêté, & je conjurai l'hôte de me procurer un gîte.

Tous vos efforts & les miens feroient inutiles, me répondit-il, je ne connais pas d'autre expédient pour vous loger, que de vous résoudre d'avoir un compagnon de lit. Sur ce que je me récriai à cette proposition, la femme de l'aubergiste répliqua, que je ne serais pas le seul, que c'était l'usage pendant le temps que durait la foire & qu'il n'y avait point de maison dans la ville, qui ne fût rempli de monde, depuis la cave jusques au grenier. Déterminez-vous mon Officier, me dit-elle; car plusieurs personnes sollicittent cette *moitié de lit*, & je suis fort aise de vous donner la préférence parce que de tout temps j'ai été attachée à Messieurs les Militaires, la personne avec laquelle vous coucherez, est un fort honnête marchand qui vient ici toutes les années, & j'ai soin de ne le faire coucher qu'avec quelqu'un comme il faut.

La lassitude & la nécessité me forcerent d'accepter la proposition de l'hôtesse. Je la remerciai de sa préférence, & fus dans la salle à manger prendre place autour d'une table sur laquelle

je trouvai de quoi rasasier mon appetit.

Après avoir soupé ; je demandai d'être conduit dans la chambre qui m'était destinée, une chandelle allumée, une clef qu'on me mit dans la main, & un numéro qu'on me nomma ; ce fut tout ce que je pus obtenir. Les domestiques, me dit on, n'avaient pas le loisir de me conduire, & le mien avait profité de la permission que je lui avais donné de se coucher. Il était étendu sur la paille qui était sous le ventre de mes chevaux.

Il fallut me résoudre. Je montai donc au troisieme étage, en cherchant mon numéro. J'avais oublié le quantieme, & je me disposais à descendre, pour le demander, lorsqu'en traversant le corridor, j'apperçus une porte entr'ouverte, qui, à la lueur d'une lampe à huile dont on se sert dans le pays, & qui était posée sur un guéridon, me laissant voir un lit dont les rideaux étaient fermés, me fit croire que c'était là où Morphée me favoriserait de ses pavots ; je m'imaginai que le mortel heu-

reux qui devait partager ma couche était déjà dans le lit, & qu'il avait apparement l'usage d'avoir de la lumiere pendant la nuit.

Dans cette idée, j'entrai dans la chambre, laissai la porte à demi ouverte, éteignis ma chandelle, & pris place à côté de celui qui était dans le lit. Je ne pus dormir, l'excès de la fatigue m'avait seulement assoupi. J'étais dans cet état. lorsque deux servantes de l'auberge qui avaient fini leurs travaux, entrerent dans la chambre; sans doute dans l'intention d'y passer le reste de la nuit.

Le bruit qu'elles firent m'engagea à me mettre sur mon séant. Leurs propos assez lestes me rendirent curieux; j'entrouvris les rideaux, & je vis deux jeunes filles qui, assises sur un vieux sopha, faisaient assaut de dextérité du bout de leurs doigts sur la partie d'elles-même qui pouvait leur causer le plus de plaisir. L'une était déjà dans le moment du délire, & plaisantait sa compagne sur sa lenteur à y parvenir, lorsqu'il me prit fantaisie de faire partager à mon

voiſin le même plaiſir dont je jouiſſais. Je cherchai à le réveiller. Le bruit que je fis, intimida ces filles, & leur fit lâcher priſe. Elles ſe mirent à courir par le corridor, en pouſſant les cris les plus aigus.

En les voyant ſortir effrayées, je redoublai d'efforts pour réveiller ce qui n'était que trop endormi. Je ne ſentis aucun mouvement. Je ne touchai qu'un corps froid comme la glace, je m'apperçus que c'était un cadavre. Connaiſſant par cette découverte la cauſe de la peur de ces filles, je ſautai hors du lit, & la lampe à la main, je m'en fus par la même route qu'elles avaient tenue.

Elles avaient déjà donné l'allarme. Tous les locataires paraiſſaient en chemiſe. Les uns munis de grands couteaux de chaſſe, d'autres ayant à la main un grand fouet, ou une épée, ou un morceau de bois, tout le monde était armé.

Les plus faibles eſprits crurent ces filles, & me prenant pour un revenant des ſombres bords, ils me diſaient : ſi

tu es chose de bien, parle nous; si tu es chose de mal, disparais. Je ne parlai, ni ne disparus. Alors l'un de la bande proposa de me faire rompre le silence, ou de me faire décamper à coups de fouet; & pour prêcher d'exemple, il se disposait à m'appliquer un coup du sien. Mais à l'instant qu'il leva le bras, je lançai vers lui la lampe que j'avais à la main. Nouveau David, j'atteignis au front mon moderne Goliath, & je le renversai. Sa chûte fit changer la scene; elle épouvanta les autres spectateurs, qui s'enfuirent en redoublant de signes de croix. J'eus beau parler, l'on ne m'écouta pas. L'on courut chez le Curé; il arriva en exorcisant. Enfin au moment où il m'aspergeait, je fus reconnu, & je rendis le calme à toute l'auberge.

Je grondai à mon tour, & j'assaisonnai mes plaintes de ce mot énergique qu'un usage bizarre a consacré pour désigner également le plaisir le plus vif & le plus vrai, & la colere la mieux caractérisée. L'on me fit voir que c'était une erreur de ma part sur la chambre

que je devais occuper, qui était la cause que j'avais couché avec un homme qui était mort le matin : je reconnus ma méprise; & dès que le jour vint éclairer le globe, je partis.

LETTRE XX.

L'ennuyeux Chevalier de Serset reparaît sur la scene.

APrès avoir passé deux mois chez mon pere, & m'être uniquement occupé à chasser ou à monter à cheval, je fus à Lyon voir une de mes parentes qui habite cette ville. Changer de maîtresse, n'en point aimer, & cependant leur jurer à toutes l'amour le plus vif, tout cela sema de plaisirs tout le temps que je passai auprès d'elles, & je me promettais bien de conserver la même légéreté jusques au moment de mon départ. Mais desir chimérique! Le cœur le plus courageux lutte en vain contre les assauts de l'amour; il est de nécessité absolue qu'il cede, car malgré nos

combats, & ce qu'en disent nos galans à la mode, voltiger sans cesse est un état au dessus de nos forces; l'inconstance a beau appeller la volupté à son secours, ses conseils ridicules & vains n'ont plus aucun empire sur nos sens, ils ne font qu'aggraver nos maux, & nous les faire chérir davantage.

Toutes les femmes que j'avais rencontré dans les sociétés, n'avoient qu'effleuré mon cœur. Hélas! le moment où il devait être touché, mais d'une maniere ineffaçable, approchait. Le sort ne m'avait sans doute invité à caresser toutes les fleurs, & à ne me reposer sur aucune que pour donner le temps d'éclorre à la *rose* qui devait me fixer.

La coquette & l'étourdi aiment plus à être vus qu'à voir; ils cherchent moins les spectacles qu'à se donner en spectacle. Ainsi avides de tous les lieux où ils peuvent se montrer, ils ne manquent pas d'y paraître. Le Chevalier de Serfet était venu à la derniere comédie dans la plus grande magnificence, & contre son usage il n'avait pas joui du plaisir de la promener de loge en loge. Il avait

paſſé tout le temps de la repréſentation dans celle d'une femme qui était richement parée, & qu'il remena à ſon carroſſe dans lequel il ſe plaça à côté d'elle.

Cette conduite du Chevalier me ſurprit, & m'engagea de lui demander le lendemain, lorſque je le revis, quelle était cette femme.

„ C'eſt Madame d'Herbeville, la „ veuve d'un ex-Marchand de bois, „ Secrétaire du Roi, me répondit-il, „ qui joue la femme de condition, & „ en prend tant qu'elle peut, les airs „ & les manieres. Elle a une fille char- „ mante qu'elle deſire marier, parce „ qu'elle craint que l'uſage, qui ne „ permet point à une femme d'avoir „ encore des prétentions quand ſa fille „ paraît dans le monde, ne lui enleve „ ſes adorateurs. Ses terreurs ſont pan- „ niques, continua Serſet, tant qu'elle „ aura un bon cuiſinier ; & l'excellente „ qualité d'échanger ſon or contre les „ charmes de ſes amans, elle n'en man- „ quera jamais. La médiocrité de mes „ revenus, & les grandes pertes que

„ j'ai fait au jeu, m'ont déterminé à
„ lui donner quelques soins; en revan-
„ che elle s'est chargé de réparer l'in-
„ justice de la fortune. Si je n'avais
„ pas prononcé mes derniers vœux, &
„ que je pusse quitter la croix de Mal-
„ the, je ferais la cour à sa fille qui
„ est très-jolie; mais que sa qualité de
„ riche héritiere embellit davantage.
„ Si tu n'as rien de mieux à faire, de-
„ main soir je t'y présenterai, elle tient
„ maison. "

Le plaisir de voir la Demoiselle dont Serfet venait de me parler, me fit accepter la partie.

Un sentiment secret semble préparer notre ame aux impulsions qu'un plaisir ou qu'une douleur prochaine doivent lui faire éprouver. L'idée que je verrais bientôt Mademoiselle d'Herbeville me rappella ce sistême chimérique des ames créées doubles, qui se cherchent sans cesse, se trouvent rarement, & dont l'heureuse rencontre fait la suprême félicité. Je me plaisais, je ne sais pourquoi, à appuyer sur cette idée. Je m'étais même fourré dans un coin pour y ré-

ver plus à mon aiſe ; mais le Chevalier qui s'apperçut de ma rêverie, vint m'en tirer par les plaiſanteries les plus ſanglantes. Il ſerait arrivé bien pis, s'il en eût ſoupçonné le motif. Heureuſement qu'il en donna les honneurs au chagrin qu'il ſuppoſa que me cauſait le départ d'une femme avec laquelle j'étais bien, & il me parla ainſi.

LETTRE XXI.

De pis en pis.

„ JE vois avec douleur que tout ce „ que je t'ai dit, lors de tes amours „ avec Madame de Larba, n'a pas eu „ le ſuccès que je m'en promettais, „ qu'il ne t'a fait qu'une légere impreſ„ ſion, & que l'expérience ne t'a pas „ encore convaincu, que les plaiſirs, „ la gaîté, l'enjouement, ſont les com„ pagnes inſéparables de la frivolité ; „ & que celui d'entre nous qui a le plus „ trompé de femmes, qui a le plus fait „ enrager de peres, d'amans, d'époux,

„ mérite la palme triomphante, & eſt „ proclamé l'homme par excellence.

„ Il faut donc ſans ceſſe te redire que „ nous ne devons conſidérer le beau „ ſexe que relativement à nos beſoins, „ & que l'on peut en amour ſe permet- „ tre toutes les fourberies imaginables. „ Il faut te rappeller encore que ce „ manege eſt réciproque, & que les „ femmes l'emploient auſſi ſouvent que „ nous. Toutes font profeſſion de n'en „ vouloir qu'au cœur; mais intérêt ou „ plaiſir, voilà leur but. " Ton ſort eſt à plaindre, & c'eſt à moi d'achever la guériſon..... Mais.... je fais réflexion que je ne pourais que te répéter mille fois ce que je t'ai déjà dit une, & qu'il vaudra mieux que je te mette entre les mains d'une petite femme toute adorable; la jeune Madame d'Arbal eſt préciſément ce qui te convient. Je lui avais promis, il y a deux jours, de lui donner la main pour aller à la comédie; mais une affaire que je finis ce jour là même avec une jeune perſonne, m'a empêché de tenir ma parole. Madame d'Arbal me boudera, je déteſte les

brouilleries, viens, tu feras notre médiateur.... Tout en difant cela, Serfet m'entraînait, & moi charmé de lui donner le change fur le fentiment qui m'occupait, je le fuivis dans un filence qui tenait prefque de la ftupidité. Sa voiture avance, il donne fes ordres, le cocher fouette, & nous arrivons.

Vous êtes Chevalier, lui dit Madame d'Arbal, d'une élégance fans égale, toujours plus magnifique, auffi beau, mais auffi volage que l'amour. ---- Si je n'avais pas le bonheur de vous connaître, je répondrais de ma liberté. ---- Ah! vous plaifantez! ---- Peut-on plaifanter ce que l'on aime, & quel cœur ferait affez courageux pour ofer lutter contre vos charmes. ---- Vous les appréciez bien peu, Chevalier, puifqu'ils n'ont pas été affez puiffans pour vous faire tenir votre promeffe. ---- Ne m'en parlez pas interrompit-il, je fuis affez puni de m'être dérobé au plaifir de vous voir. ---- Vous voulez rire fans doute ? La Comteffe de... fait à quoi s'en tenir. ---- Que voulez-vous dire avec la Comteffe, je vois que vous

ignorez ce qui en eſt ; le voici. Ayant pitié de la gaucherie d'un de mes parens, je l'ai mené à la Comteſſe qui a bien voulu, en faveur de ſes belles dents, de ſon teint vermeil, ſe charger de lui apprendre certaines petites choſes néceſſaires aux jeunes gens qui ſe deſtinent au monde. J'ai été forcé d'y paſſer la ſoirée ; j'étais excédé, j'y mourais d'ennui ; mais il eſt des occaſions où il faut ſavoir faire des ſacrifices. --- Voilà un trait de généroſité peu ordinaire, & qui a dû vous attirer des remercimens de part & d'autre, --- ſurtout de la Comteſſe qui était en extaſe du plaiſir de m'avoir. J'ai cédé tous mes droits à mon couſin, je compte même qu'ils ſont déjà arrangés : elle lui aura fait grace de bien de choſes. --- Il faut encourager la timidité. --- Savez-vous que Madame de... fut hier chez Madame d'Orval, & que le vieux Néril la reconduiſit. --- Cela vous ſurprend-il ? --- Eh pardieu oui ! Car l'on connaît ſon goût, & elle n'eſt pas femme à.. --- Finiſſez vos folies..... Comme Serfet allait continuer ſa lita-

nie fatyrique, on vint avertir qu'on avait fervi.

Le Chevalier ne ceffa de médire tout le temps du foupé. Il n'y avait pas une élégante, un élégant qu'il ne connût par nom, furnom, & dont il ne fût toutes les intrigues. Il n'oublia pas de dire qu'il m'avait enlevé à la conftance, & de faire valoir ce facrifice effentiel. Il déclama contre elle, & il allait faire l'apologie de la légéreté, lorfqu'on fe leva de table.

Une jeune femme qui avait tout écouté fans rien dire, s'avifa, quand nous fumes repaffés dans le fallon, de reprendre la converfation, & de lui demander, avec un fouris ironique, quel pouvait être le principe de cette légéreté dont il ne ceffait de tant vanter les charmes.

Cette queftion parut l'embarraffer; la compagnie s'en apperçut, & en voilà affez pour qu'on l'agaçât plus vivement. Le Chevalier fe fentant preffé, & voyant fon amour-propre compromis, prit du tabac, tira un mouchoir parfumé, regarda fa manchette, joua de la main

pour étaler un diamant, ſe leva, pirouetta ſur le talon, ſe rejetta dans un fauteuil, où après s'être tendrement careſſé le menton, & avoir badiné avec ſon jabot, il dit.

LETTRE XXII.

Qui pourra ne pas plaire à tout le monde. C'eſt toujours ce bavard de Serfet qui parle.

VOus voulez abſolument, mes „ belles Dames, vous voulez que „ je vous indique la cauſe de notre lé- „ géreté. J'obéis.

„ Nous ſommes nés ſans doute avec „ un cœur ſenſible, il en eſt même en „ qui la tendreſſe eſt plus délicate, ſo- „ lide, & à l'abri des révolutions. Ce „ n'eſt point de ceux-là dont il faut „ vous parler, le nombre en eſt petit; „ ce ſont nos galans à la mode qui vont „ me fournir de la matiere; remontons „ au principe, & ſuivons-les dans leurs „ progrès.

„ Un jeune homme entre dans le
„ monde avec un mérite naiſſant, qui
„ ne demande qu'à être poli, un fond
„ d'attachement qui n'a beſoin que de
„ trouver du retour, il vous regarde
„ mes Dames, & avec raiſon, comme
„ le meilleur précepteur capable de
„ former & de chérir votre éleve. Mais
„ que trouve-t-il qui réponde à ſon at-
„ tente ? La plus grande frivolité jointe
„ à la quinteſſence de la coqueterie. "

C'eſt un malheur particulier, interrompit avec un air piqué, la même femme qui avait excité Serfet à parler, il ne faut pas croire qu'elles reſſemblent toutes à celle qui a été chargée de votre éducation, car à en juger ſérieuſement, Chevalier, elle n'a qu'ébauché ſon ouvrage.

„ J'en conviens, Marquiſe, mais
„ convenez auſſi qu'il n'a pas tenu à
„ une perſonne de votre connaiſſance
„ particuliere de le perfectionner, ré-
„ pondit-il, en la fixant. " La Dame rougit, joua de l'éventail, parla bas à ſa voiſine, & Serfet continua.

„ Dans cette aſſemblée qu'on lui a

„ annoncé comme le cercle du bon
„ goût & de l'amabilité, il n'y voit
„ régner que la médisance, l'envie y
„ tient son rang, la jalousie n'y est point
„ oubliée, à son côté est placé le men-
„ songe; l'on n'hésite point à sacrifier
„ à un bon mot, ou à son intérêt; les
„ liens du sang, ceux de l'amitié, ceux
„ même de l'amour; dans le commen-
„ cement, son cœur, qui est peu fait
„ à de telles idées, en gémit; mais
„ malheureusement il y a quelque fem-
„ me qui, à ses yeux, l'emporte sur
„ toutes les autres; il veut lui plaire,
„ & ne peut y parvenir qu'en se con-
„ formant à son caractere. ---- Amant
„ soumis, il se familiarise avec les vi-
„ ces de ses amours, & l'habitude qu'il
„ en contracte, jette chez lui des pro-
„ fondes racines qu'il n'est plus en son
„ pouvoir d'arracher. Ainsi la com-
„ pagnie des Dames qui devroient for-
„ mer des hommes aimables, devient
„ l'écueil des plus heureux naturels. "

La mer où la vôtre a fait naufrage, était sans doute bien orageuse, lui dit une autre femme qui était piquée au

jeu, & je crois qu'il eſt perdu ſans eſpoir de retour. Le Chevalier qui ſentit le trait que la Dame venait de lui décocher, reprit, ſans paraître déconcerté, que c'était ſes craintes, & qu'il ne comptait le retrouver qu'au moment où elle recouvrerait cette fleur qui lui fit verſer quelques larmes la premiere fois qu'il la perdit dans le parc de.. ---- La Dame ſe récria ſur l'inſolence du propos; mais l'impudent Chevalier ſoutint que, quoique il y eût long-temps, il ſe rappellait fort bien que loin de s'être occupés à en réparer la perte, ils avaient au contraire travaillés à l'oublier, & je ne crois pas, ajouta-t-il malicieuſement, qu'elle ſoit repouſſée depuis, malgré vos ſoins à en cultiver le ſol.

Les femmes qu'un bizarre deſtin forma pour s'embraſſer, médire d'elles, & s'eſtimer peu, goûterent une ſorte de plaiſir d'entendre ſatyriſer celle qui venait d'être interdite par l'audacieux Serſet qui, jouiſſant avec impunité du fruit de ſon arrogante fatuité, ne changea point de ſtyle, & ſans s'émouvoir, reprit ainſi.

„ Il s'attache de bonne foi à celle
„ qu'il croit propre à ſon bonheur ; il
„ eſt aſſez heureux de lui plaire, du
„ moins en apparence ; il eſt au com-
„ ble de ſa joie, & le reſte de l'univers
„ n'eſt rien pour lui. La jalouſie, com-
„ pagne inſéparable de l'amour, lui
„ fait épier la conduite, les actions de
„ ſa maîtreſſe, il la trouve comme tou-
„ tes les femmes qui n'aiment dans no-
„ tre ſexe que ce qui flatte leur vanité
„ ou quadre avec leurs plaiſirs ou leur
„ intérêt ; il croit être dans l'erreur,
„ il combat, il héſite ; mais la raiſon
„ vient à ſon ſecours, l'illuſion s'éva-
„ nouit, le voile ſe déchire, & lui laiſſe
„ voir, dans tout ſon jour, celle qui
„ un inſtant auparavant le payait de
„ grimaces. Son amour-propre en eſt
„ piqué ; il ne reſpire que vengeance,
„ il voltige & dupe à ſon tour. "

Finiſſez-donc, je vous prie Monſieur, lui dit la maîtreſſe de la maiſon, vous le pouſſez trop avant. Je ne me ſerais jamais douté, reprit vivement Serfet, que ce qui m'a de tout temps valu des éloges, m'attirât des reproches de vo-

tre part. Cette plaisanterie, fondée sur l'équivoque, déconcerta Madame de l'Arbal, & annonça à l'impénétrable Chevalier sa victoire.

Les deux femmes qui avaient été molestées, riaient sous cape, & sembloient se féliciter d'avoir une nouvelle associée dans leur défaite. Les autres s'entreregarderent sans paraître déconcertées. Madame d'Arbal proposa des parties de jeu, & dans le temps qu'elles s'arrangeoient, Serfet & moi, nous nous esquivâmes. Il me donna rendez-vous le lendemain à la comédie pour me mener chez la mere de cette jeune beauté dont il m'avait parlé.

LETTRE XXIII.

Pas trop intéressant.

SErfet tint sa parole. Il me conduisit chez Madame d'Herbeville; il y avait déjà beaucoup de monde. Après lui avoir été présenté, je m'avançai vers sa fille pour lui faire un compliment;

mais toute la confiance que j'avais sur mes graces personnelles, avantage dont j'avais tant de fois éprouvé le pouvoir auprès d'autres femmes ; tout cela m'abandonna dès que je me trouvai vis-à-vis de Mademoiselle d'Herbeville. Tant d'attraits, tant de graces, m'interdirent & me troublerent Pour assurer ma contenance, je m'approchai d'une table où l'on jouait. Un penchant involontaire me ramena bientôt auprès d'elle. Je lui tins notre langage ordinaire ; je la trouvais jolie, aimable, & lui peignais, avec énergie, les sentimens que sa vue m'avait inspiré..... Ici elle rompit le silence qu'elle avait toujours gardé, pour me dire, avec un air plein de graces, de majesté, & de douceur, qu'elle était bien éloignée d'ajouter foi à ce que je lui disais ; que les vrais sentimens, les seuls dont on dût faire cas, étaient fondés sur l'estime & la vertu, & avaient leur source dans la conformité du caractere & de la façon de penser ; que n'ayant pas l'avantage d'être connue de moi, elle ne pouvait se persuader d'avoir si vite

fait naître des ſentimens, tels que je cherchais de lui faire accroire qu'elle m'avait inſpiré!.. Je voulus repliquer, m'excuſer ſur ſa beauté, lui vanter ſes charmes;... Loin de m'écouter, elle s'approcha de ſa maman qui jouait, ce qui l'empêcha de s'appercevoir de ce que nous diſions.

C'eſt en ce moment, Deſpras, que mon ame frappée d'étonnement éprouva un plaiſir confus. Mais bientôt éveillée par des ſoudains tranſports, elle ſortit de cet état d'aliénation & me fit apper-cevoir que mon cœur était ſans que je le ſoupçonnaſſe, de la partie.

Le jeu finit, & rendit la converſa-tion générale. Tu te doutes bien que la calomnie était le pivot ſur lequel elle tournait. Mademoiſelle d'Herbeville ne prononça pas un ſeul mot; nous nous mîmes à table, je fis vainement ce que je pus pour être auprès d'elle. Serfet dont l'œil perçant avait pénétré mes deſirs, les contraria par méchanceté, en me plaçant d'authorité entre lui, & Mademoiſelle d'Herbeville qui me trouva fort à ſon gré, & me témoigna beaucoup

beaucoup d'amitié. Je me trouvai par ce moyen placé vis-à-vis ſa fille. Je n'oſais lever les yeux ſur elle, & ne pouvais pas en même temps les porter ailleurs. Un charme ſecret & invincible les y attirait malgré moi.

Comme rien n'échappe aux femmes, elles s'en apperçurent, & m'en firent des plaiſanteries, je les ſoutins mal, j'étais excédé. Le Chevalier qui donnait le ton dans la maiſon, me tira d'embarras, en propoſant de danſer; le bal fut des plus décens. Madame d'Herbeville me permit de danſer avec ſon aimable fille; je lui préſentai la main; mais je n'eus pas plutôt touhé la ſienne que je ſentis mon cœur palpiter: mon émotion devint ſi violente qu'à peine je pouvais me ſoutenir. Ce fut dans ce trouble que j'achevai mon menuet, & que je la remenai auprès de ſa maman, ſans jamais oſer ni lui parler, ni la regarder.

Arrivé chez moi, je me trouvais le cœur & l'ame ſi remplis, qu'il n'y avait d'action ni dans l'une ni dans l'autre. Je ne pouvais penſer ni ſentir que confuſément, je repaſſais tout ce qu'elle

m'avait dit, & n'osais m'arrêter sur l'attention qu'elle avait eu de me regarder à la dérobée. Ce cahos enfin se débrouilla. Je démêlai que j'étais vivement touché des charmes que je venais de voir, & encore plus de la façon de penser qu'on m'avait montré. Et je jugeai mieux que jamais, que je n'avais eu pour toutes mes autres maitresses que ces sentimens passagers qu'on a dans le monde pour tout ce qu'on y appelle jolie femme, & qui, semblables à l'eau qui prend le goût du terrein où elle passe, & des matériaux qu'on y dépose, acquierrent plus ou moins de vivacité suivant les caracteres où ils naissent, & suivant les qualités qu'ils rencontrent chez la personne aimée.

LETTRE XXIV.

Le portrait de Mademoiselle d'Herbeville.

MAdemoiselle d'Herbeville était, mon cher Despras, à cet âge où la

fleur de la beauté est dans tout son éclat. Sa tête offrait ce bel ovale qu'on ne rencontre presque plus que dans les statues des divinités. Son front libre & ouvert était également le séjour des graces, & celui de la pudeur. Ses fourcils formaient un filet de soie recourbé qui couvrait merveilleusement de grands yeux bleux & bien fendus. Un nez élégament proportionné était au dessus des roses de ses deux joues qui, par leur arrangement formaient dans sa bouche cette grace particuliere, qui n'est pas le sourire, mais qui en approche; & quand elle s'ouvrait, malgré sa petitesse on appercevait des dents dont l'émail relevait encore l'incarnat de ses levres vermeilles. Enfin cette tête charmante était terminée par un menton d'un ellipse parfait, qui, parce que Mademoiselle d'Herbeville était plus belle que jolie, se trouvait dépourvu de fossettes.

Mademoiselle Rose avait atteint sa seizieme année. Depuis trois mois elle était sortie du couvent où elle avait été élevée avec tout le faste d'une personne qui est née dans le sein de l'opulence,

& qui ne doit la partager avec personne. L'extrême indulgence qu'on avait pour ses fantaisies, les eût fait dégénérer en vice, si la nature n'y eût mis ordre, & n'eût réprimé ses passions naissantes avant qu'elles eussent fait quelques progrès.

On lui avait donné toute sorte des maîtres en préférant les plus chers, comme si les talens s'achetaient. Heureusement que son grand goût, & ses dispositions naturelles empêcherent que cette dépense ne fût perdue.

Dès que le jour parut, ma toilette devint une affaire sérieuse. Que les heures me parurent longues! que le temps coula lentement au gré de mes desirs! A tout instant je regardais ma montre qui, peu d'accord avec mon impatience, me faisait croire qu'elle était dérangée. Enfin arriva l'instant si desiré où je pouvais, sans manquer à l'usage, me présenter chez Mademoiselle d'Herbeville; j'y volai. Mon chagrin fut extrême d'apprendre qu'elle était sortie avec sa mere pour faire des visites, & que pour ce même soir, elle n'avait pas de soupé chez elle.

LETTRE XXV.

Tableau d'une société du jour.

POur faire diversion à ma douleur, je m'avisai d'aller, en attendant l'heure du spectacle, chez cette Madame d'Arbal, à qui le Chevalier m'avait présenté, & dont la maison était le rendez-vous de tous les étourdis, & de toutes les femmes galantes de la ville. Quelle compagnie! Tout y était d'une impudence & d'une fatuité difficile à imaginer. Un vieux Commandeur de Malthe, tout rongé de goutte, marmottant sur le ton de ses douleurs, un air d'opéra, regardait languissamment une prude de dix lustres accomplis, qui, d'un air dévot, soupirait mystiquement pour un jeune fat qui, dans le même temps, débitait cent sottises à la fille de la bigotte. Deux jeunes femmes étendues sur un sopha, s'entretenaient sur l'amour, n'ayant personne avec qui elles pussent le faire. Une précieuse, faute d'avoir aussi quelqu'un avec qui

converser, s'amusait à détailler sensuellement des fêtes où elle n'avait point été. Un petit-maître à longue crinière, & un grand homme au visage couperosé, se disputaient les bonnes graces d'une maigre & seche femme. Les enragés ! Il me semblait voir deux chiens se battre pour un os.

La maîtresse de la maison, tout en déchirant le prochain, faisait l'apologie de la charité chrétienne à un Poëte caustique qui avait juré d'endormir la société par la lecture de ses vers. Quand il fut à une épigramme qu'il avait composée contre un de ses confreres, il ajouta : c'est un faquin à qui je veux donner cent coups de bâton. Vous le pouvez facilement, dit en bâillant un railleur, car vous êtes assez bien en fonds. Cette plaisanterie nous garantit du sommeil, & prouva, comme l'a fort bien dit Horace, que

Souvent un seul & simple mot
Vaut mieux qu'un long discours pour faire taire un sot.

Une femme de quarante ans, à treis

mentons, & d'un nez ſans fin, profitant de l'exemple, ſe pencha vers moi, pour me dire que cette vieille d'écrépite dans l'intervalle des rides de laquelle s'élevaient de gros poireaux ombragés de longs poils gris qui ſe mouvaient au branle de ſa tête, & ſe jouaient ſur ſon viſage au gré des zéphirs, avait pouſſé le ſcrupule juſques à épouſer un jeune homme de dix-ſept ans pour pouvoir goûter ſans remords des plaiſirs qu'elle aimait.

Les autres jouaient, & je t'aſſure que je ne jouais pas le plus mauvais rôle. J'avais le malin plaiſir de parcourir tous ces ridicules, & de les graver dans ma mémoire pour m'en amuſer au beſoin. La pendule, en ſonnant ſix heures, m'avertit qu'il était temps de paraître à la comédie, j'y courus.

Serfet que j'y rencontrai, & qui, en amant tendre, poſſédait le journal de ſa maîtreſſe, m'apprit qu'elle était avec ſa fille chez Madame de Beeni. J'avais connu cette Dame chez ma couſine, auſſitôt les aîles du deſir m'y tranſporterent.

Ce fut bien pis encore ! L'on ne me donna pas le temps d'instruire Madame d'Herbeville de la visite que je venais de lui faire : il manquait un acteur pour la partie d'une vieille coquette, dont les graces étaient perdues dans les rides, & dont l'embonpoint avait suivi les dents lorsqu'elles avaient pris congé d'elle. Je fus forcé de faire un brélan qui me parut aussi long que l'âge, & aussi triste que l'individu s'exagénaire qui en était la principale actrice, & qui se tourmentait continuellement sur sa chaise, en m'agaçant de gestes, d'œillades, & de propos.

Je me plaçai de façon que j'étais en face de Mademoiselle d'Herbeville qui était à côté de sa maman. Pénétré du plaisir de la voir, de la regarder, je ne fus pas un instant ce que je faisais. La tristesse où elle me paraissait plongée, m'en causait à moi-même, & les réflexions qu'elle me faisait faire me donnait des distractions si fréquentes, que j'impatientais la femme respectable avec laquelle je jouais, & qui aimait le jeu.

La partie de Madame d'Herbeville finit avant la mienne. Elle sortit tout de suite, & emmena son aimable fille. A leur passage, je les saluai respectueusement, & cette politesse ne m'attira de la part de Mademoiselle Rose qu'une révérence qu'elle fit séchement, & les yeux baissés.

Le voyageur que l'éclair a ébloui, se sent moins anéanti par l'horrible fracas du tonnerre qui, se brisant en éclats sur sa tête, le laisse dans la cruelle attente du coup qui doit le réduire en poudre, que je ne le fus par ce départ si précipité & si peu prévu, & qui dérangea dans un instant tous les beaux projets que j'avais enfanté pendant la nuit. J'étais si agité que, quoique je gagnasse, je mourais d'ennui. Je ne soupirais qu'après l'instant où je serais libre pour me livrer tout entier à mes réflexions, & porter remede à ma douleur. Madame de Becni vint l'y appliquer comme je me disposais à sortir.

Il y a si long-temps qu'on ne vous a vu, Chevalier, me dit-elle, que lorsqu'on vous possede, l'on se détache

difficilement du plaisir de vous avoir. Ainsi je compte que vous viendrez passer quelques jours à ma campagne.

Je n'eus pas besoin de consulter ma réponse : elle fut toute des plus négatives. Madame de Becni insista, & m'apprit que Madame & Mademoiselle d'Herbeville seraient de la partie. A ce nom si chéri, je m'inclinai, remerciai de la faveur, & je promis.

Je joins ici copie des lettres que Mademoiselle d'Herbeville écrivit dans le temps à une amie. Comme elles contiennent le tissu de cette aventure, elles tiendront lieu de ce que je pourais t'en dire.



L'on n'a laiſſé des lettres de Mademoiſelle d'Herbeville, que ce qui eſt néceſſaire pour l'intelligence du lecteur ; & ces fragmens ſuffiſent pour donner une idée du caractere de cette jeune perſonne.

Mademoiſelle d'Herbeville à Lucie.

SI j'oſais, ma chere Lucie ;... oui je l'oſerai ; n'êtes-vous pas ma meilleure amie ; eh bien, écoutez donc.

Il nous a été préſenté, depuis quelques jours, un jeune Officier, âgé de 18 ou 20 ans, plein de graces, & dont la figure me fit une impreſſion auſſi vive que celle que certainement je lui cauſai. Car s'il eſt vrai que les yeux ſoient le thermometre de l'ame, & qu'ils en marquent tous les mouvemens & toutes les viciſſitudes, ceux du Chevalier *** me dirent que la ſienne venait d'en éprouver une qui la ſortait de ſon aſſiette ordinaire. Mais la vanité, ce ſentiment qui a, dit-on, autant d'em-

pire chez les hommes que dans notre ſexe, l'engagea de s'approcher d'une table de jeu, pour me dérober ſon trouble; ce qui me donna le temps de me remettre; j'étais moi-même fort embarraſſée. Il ne fut pas long-temps à me rejoindre; il me dit tout ce que les hommes ſe croient authoriſés de débiter aux femmes lorſqu'ils ſont avec elles. Hommages dont je n'ai jamais fait de cas, par la raiſon que la bouche les rend preſque toujours ſans que le cœur y participe. Je le laiſſai donc au milieu de ſes belles phraſes, & je fus me placer auprès de maman qui jouait; cette démarche le ſurprit, à ce qu'il me parut, autant qu'elle me coûta. Il n'oſa me ſuivre; mais je crois qu'il me regarda toujours; pour moi je n'oſais lever les yeux, quoique j'en euſſe grande envie.

Au ſoupé il chercha à ſe placer à côté de moi; il couvrait des yeux la chaiſe qui devait le rendre mon voiſin, mais il ne put l'obtenir; M. de Serſet l'obligea d'être à côté de Madame d'Herbeville, ce qui fit qu'il ſe trouva vis-à-de votre amie.

Je ne le regardais point. Les plaisanteries qu'on lui fit, m'apprirent qu'il ne cessait de m'admirer. Il parla peu; mais dans tout ce qu'il dit, il y mêla tant de graces & d'esprit, que toute la société convint qu'il était charmant. Ma mere même qui trouve des défauts dans tout ce qui n'est pas M. de Serset, ne fut cette fois point injuste. Elle le trouva très-aimable; & moi, ma chere Lucie, comment l'ai-je trouvé ? Hélas! ce que vous venez de lire vous l'a déjà appris. Les secours d'une raison exercée, n'ont pu m'en distraire; sans cesse je pense à lui; que tout ce que j'ai vu jusques ici, & ce que l'on dit être de plus aimable, m'a paru différent! Personne ne lui ressemble; & rien aussi ne ressemble à ce que je sens pour lui.... Mais que pensez-vous de l'aveu que je vous fais ? Pour moi, j'en ai honte! Et plus je veux gronder mon cœur, plus il me démontre que des sentimens tels que les miens sont trop naturels & trop légitimes, pour n'être pas en quelque sorte respectables.

Ce n'est pas tout encore, ma Lucie;

ce qui me reste à vous apprendre dégagera davantage mon cœur, de cette enveloppe qui le voile, & vous le montrera dans tout son jour. C'est à votre amitié à en parcourir jusques au moindre repli, & à m'aider de ses conseils.

Après le soupé, il y eut bal. Ma mere qui m'engagea de danser avec M. le Chevalier * * *, me mit dans le plus grand embarras. J'eus toutes les peines du monde de finir un menuet. Mes jambes se dérobaient sous moi, & les émotions dont mon cœur était agité, étaient si vives que je me crus cent fois prête à expirer.

Lorsque je fus au lit, un trouble aussi agréable qu'il m'était nouveau me tint lieu de sommeil. La figure du Chevalier * * *, m'étoit sans cesse présente : je me plaisais à me rappeler ce qu'il m'avait dit. La nuit se passa presque toute entiere de cette sorte ; & si le jour, en paraissant, m'a causé quelque regret, c'est moins de n'avoir pas dormi, que crainte que la veillée n'eût altéré mes traits.

Jamais ma toilette ne m'a tant occu-

pée que ce jour là. Je ſonnai de grand matin ma femme de chambre, & je me fis apporter tous mes ajuſtemens. Je paſſai pluſieurs heures à me décider ſur le choix. Enfin la couleur gris-de-lin me fixa. L'on m'a dit pluſieurs fois que c'eſt celle qui fait le mieux reſſortir les charmes que je dois à la nature. Charmes dont je ne me plaignis jamais tant que ce même jour. A tout inſtant je conſultais mon miroir; pour la premiere fois, j'eus de l'humeur contre ſa fidélité. Je ne me trouvais point aſſez jolie. Le ſentiment qui me faiſait agir m'était inconnu.

Je ſortis de bonne heure avec ma mere pour faire des viſites. Jamais elles ne m'avaient paru auſſi ennuyeuſes. Nous arrêtames chez Madame de Becni. Jugez de ma ſurpriſe lorſqu'on annonça celui pour qui je m'étais parée. A ſa vue, mon cœur me battit bien fort.

Il me ſemblait que la bienſéance exigeait qu'il nous parla. Il ne daigna pas nous dire un ſeul mot. Sa façon d'agir me chagrina; & cette inquiétude me rendit d'abord ſérieuſe & rêveuſe. L'on

gueil, ſans que nous nous en apperceviions, ſe mêle avec nos affections les plus tendres, & augmente ou diminue le ſentiment de douleur à proportion de ce que nous nous croyons humiliées par les circonſtances qui l'accompagnent. Je fus donc piquée de la conduite du Chevalier, & je n'eus garde de m'avouer la cauſe de mon dépit. Je le mis ſur le compte de l'impoliteſſe que je trouvai à ne pas venir voir ma mere. Il me parut que c'était la traiter bien cavaliérement. Auſſi une révérence ſeche fut tout ce que je crus à propos de rendre au ſalut galant qu'il nous fit lorſque nous ſortimes ma mere & moi.

A peine l'eus-je perdu de vue, que je me trouvai éclairée ſur mon cœur, par ce qui venait de ſe paſſer avec M. le Chevalier, & par la violence extrême que je m'étais faite pour le traiter froidement. . . . .

. . . .

. . . .

Oui, ma Lucie, *j'aime.* Les différentes ſucceſſions des différens ſenti-

mens que j'éprouve, me le ſont connaître, & je ſens le beſoin que j'ai de me munir de principes inébranlables qui puiſſent répondre de toute ma conduite. Je ſuis réſolue de tout ſouffrir plutôt que de démentir mon caractere; je le connais, il eſt brûlant & ſenſible, & ſi je ſuis aſſez malheureuſe pour ne pas inſpirer au Chevalier le même penchant que je reſſens pour lui, & pour ne pas le trouver digne de ma tendreſſe, je n'ai d'autre avenir que la douleur. Mon ame n'eſt point de la trempe ordinaire, ſi elle aime c'eſt pour la vie.

. . . .

. . . .

Combien de choſes ai-je à vous dire, mon aimable Lucie! Que mon cœur eſt devenu tendre & enflammé pour l'objet qu'il fuyait & qu'il redoutait tant! Le Chevalier, eſt à la campagne avec nous. Quelle différence de lui à tout ce que j'ai vu! Je ne parle point de ſa figure, ni des graces de ſa perſonne. Je me flatte que vous me connoiſſez aſſez pour croire que ſi elles avaient été ſeules, elles ne m'auraient

fait qu'une légere impreſſion. Mais ſon eſprit, mais ſon caractere; mais ſa façon de penſer, & ce reſpect avec lequel il me parle depuis qu'il eſt ici. Voilà ce qui me touche, & ce qui achevera de me ſéduire. . . . .

. . . .

..... Je ſuis encore toute effrayée. N'eſt-il pas venu dans ma chambre, ſous le prétexte de m'apporter un bouquet. J'ai voulu le renvoyer, j'ai refuſé avec dedain ſes fleurs, je lui ai reproché ſa hardieſſe......... O ma Lucie! il s'eſt jeté à mes pieds, s'eſt excuſé ſur la force de ſon amour, ſur la légitimité & la délicateſſe de ſes ſentimens, & ſur d'autres raiſons que le trouble où ſa préſence m'avait mis, m'a empéché d'entendre. Revenue à moi, j'ai voulu retirer ma main dont il s'était ſaiſi, & qu'il tenait étroitement ſerrée dans les ſiennes, en l'appuyant contre ſon cœur; il n'a jamais voulu la quitter malgré mes menaces & mes efforts. Il l'arroſait de baiſers & de larmes; & il m'a juré, avec tant d'ardeur & de vérité,

que son respect & sa soumission seraient toujours le principal motif qui le dévouaient à moi pour toute sa vie, que je l'ai cru parce que j'avais fort envie de le croire. Je n'ai pu y résister, ma chere amie, ses soupirs & sa candeur m'ont arraché l'aveu de mes sentimens pour lui; je lui ai ouvert mon cœur; Dieu! avec quelle éloquence l'amour plaidait en sa faveur.

L'on m'avertit que toutes ces Dames sont rassemblées dans la salle pour déjeuner; j'y cours. Adieu ma Lucie, ma plume vous quitte; mais je ne vous quitte point.

J'arrive de la salle, le Chevalier y était. La joie brillait sur son visage; ses yeux auparavant remplis de langueur, ont repris leur premiere vivacité. J'ai été moi-même, je ne sais pourquoi, plus gaie qu'à l'ordinaire; & mon cœur me semble débarrassé d'un furieux fardeau....... Ce n'est qu'à titre de souverain bien que les objets ont droit de nous passionner. Ils ne s'emparent de notre ame qu'en s'offrant à nous sous cet aspect. Je crois l'avoir trouvé ce

bien par excellence, que nos desirs poursuivent sans cesse, & n'atteignent jamais. Je pense que s'il existe dans le monde, il doit résider dans une union constante & bien assortie. Séduite par cette illusion, je me livre à une passion aussi vive que celle que j'ai inspiré. A présent je ne mets plus d'obstacle à ses progrès; loin de m'en allarmer, j'en fais la mesure du bonheur que je me promets. . . . .

. . . .

. . . .

.... Oui, je vivrai pour l'aimer; ah! c'est trop peu, mes jours doivent être consacrés à l'adorer. Le Chevalier est encore venu dans ma chambre. La joie de le voir a fait disparaître les sages réflexions qui m'interdisent des entrevues si périlleuses. Il m'a parlé avec tant de graces, tant d'amour, tant de sentiment, que jamais je n'ai été plus contente de lui, & plus consolée du pouvoir qu'il a pris sur mon cœur. Il est tel en effet qu'il semble que son ame régit la mienne. Il n'est affecté d'aucun sentiment, qu'il ne s'en trouve en moi

un tout pareil. Sa gaîté, sa tristesse, sa tranquillité, son inquiétude, toutes ses différentes dispositions deviennent les miennes. Non par aucun soin que j'aie de m'y conformer, mais par un ressort secret qui les rend semblables..... Que je serais heureuse si je pouvais associer ma vie avec la sienne!..... J'avoue que vos soupçons m'humiliéraient, s'ils étaient réels. Ma délicatesse & ma tendresse seraient peu satisfaites, si je ne pouvais me glorifier d'une préférence dans son cœur, qui ne me laissât aucun lieu de douter que ma fortune n'y a point de part. Idée accablante, cesse de t'offrir à moi! Tu m'avilis à mes propres yeux, tu fais plus de mal encore, tu outrages mon amant.

Adieu, chère & charmante Lucie; dans votre sein seul j'épanche le mien.



O ma Lucie! que l'habitude de voir ce que l'on aime se contracte aisément; & que cette habitude devient douloureuse lorsqu'elle trouve son terme. Nous sommes de retour depuis

deux jours qui m'ont paru deux siecles. J'erre d'appartement en appartement; je cherche partout mon amant, & je ne le trouve que dans mon cœur. Ma mere n'a encore reçu personne, & sa maison ne sera ouverte que ce soir. Que les heures me paraissent longues & ne coulent rapidement que lorsque je m'entretiens avec le Chevalier, ou avec vous aimable Lucie! Approche donc moment délicieux où je verrai l'objet de ma tendresse. Viens heureux instant, hâte toi! Qu'il est encore loin!.... Midi sonne seulement, & ce n'est que ce soir que le Chevalier viendra..... Que ne puis-je donner des aîles au temps, & faire seconder sa vîtesse à mon ardeur! Mais qu'entends-je! quelqu'un vient... Si c'était lui... Adieu ma Lucie, je cours où l'amour m'appelle.

Me voici rendue dans ma chambre. Je reprens la plume, & je ne puis écrire. Mes larmes coulent, & se précipitent sur mon papier. Maudit soit des sots personnages. C'est le Comte de..... fils du Marquis du même nom, qui est venu voir ma mere..... Que je crains

d'approfondir mes ſoupçons. Pourquoi ces conférences ſecretes avec elle ? Pourquoi n'eſt-il pas compris dans l'ordre donné au portier ? Pourquoi ma mere me vante-t-elle ſi ſouvent & ſon rang & ſa naiſſance ? .... Que je le déteſte ! .... On vient vers moi ; ce n'eſt pas le Chevalier ; hélas ! chaque fois que je reconnais mon erreur, il m'en coûte un ſoupir. C'eſt une des femmes de ma mere qui m'annonce qu'elle m'attend. Qu'aura-t-elle à me dire ? Je ne ſais quel preſſentiment me dit tout bas que je vais commencer à eſſuyer les traverſes qui ſuivent les paſſions, & qui en rendent l'exercice ſi pénible. Mon cœur palpite ſans pouvoir s'en expliquer la cauſe à lui-même.

Continuation.

Ah, mon amie ! Mes ſoupçons n'étaient que trop bien fondés, ils ſont éclaircis ! M. le Comte de.... me recherche en mariage. Madame d'Herbeville vient de me l'apprendre, en me faiſant un étalage fort long des avantages qu'il me procurerait. Elle m'a dit

que je ferais à la Cour ; & comme c'e à ses yeux le plus haut point de fél cité, elle a donné sa parole. Je lui marqué toute ma répugnance pour u pareil hymen, & je l'ai assurée que ne me souciais point du tout d'être à l Cour. Si vous ne vous en souciez pas moi, je m'en soucie, m'a-t-elle répond d'un ton aigre, & prétends être obéi La dessus, elle est sortie. Je suis ren tré dans mon appartement pour me li vrer aux plus cruelles réflexions, au larmes & aux soupirs.

J'aime ma mere autant que je la res pecte ; mais je pense qu'il est des de voirs pour nos parens auprès de nous comme il en est pour nous auprès d'eux & je ne les crois pas en droit de nous gêner dans le choix d'un état d'où dé pend le bonheur de toute la vie. L'au torité paternelle ne fut donnée que pour protéger, & non pour perdre. Ce n'est pas pour eux que le pere & la mere ont ce dépôt si cher, c'est pour leurs enfans, pour l'intérêt de l'enfant seul, qu'il lui commande ; & la supériorité du pere & de la mere, n'est que le droit

même

même du fils ou de la fille d'avoir un guide dans son enfance, un conseil dans sa jeunesse, un consolateur dans ses maux, un appui, un protecteur, un ami toute sa vie, & non un tyran. Voilà certainement quel est le véritable esprit de cette autorité sacrée qui ne ressemble à nulle autre, qui n'est forte que par l'amour, & qui disparaît quand l'amour cesse. Et n'est-ce rien pour une mere que le bonheur de sa fille ? N'est-ce rien aux yeux même du public que la tendresse maternelle ? qu'un orgueil & qu'une ambition mal placés s'efforcent d'énerver cette obligation sacrée. Il s'éleve un cri plus puissant que tous les sophismes qui condamnent la dureté au moment même où l'on tente de la justifier. Ne point rendre malheureux son enfant, celui qui tient de nous la vie ; il n'est aucune circonstance qui jamais puisse dispenser d'un tel devoir. Il n'est point de préjugé qui jamais doive étouffer un sentiment si fort empreint par la nature elle-même. J'aime mieux vivre dans quelque coin inhabité de la terre, que d'épouser un homme que je hais,

qui ne veut de moi que mon bien, qui croit m'honorer, & qui finira par me mépriser dès que je serai sa femme. Je ne suis touchée ni de la condition, ni du rang. Que me servirait tout cela avec un mari qui me donnerait mille dégoûts, mille mortifications; est-il d'autres richesses que le bonheur! d'autre vertu que son penchant lorsqu'il est légitime. J'aime un homme aimable, qui m'aime, dont le rang, la naissance, & les qualités n'ont rien que de distingué; & si le sort ne l'a pas placé dans la classe des grands Seigneurs, est-ce un défaut, une exclusion au mariage? Non ma Lucie, ma raison me dit que le préjugé seul est un vice. . . . .

. . . .

Que vais-je vous apprendre, ma chere & tendre amie, que vais-je vous apprendre? Depuis trois jours je n'ai plus d'expressions que mes sanglots; mes yeux me refusent jusques à la triste consolation de verser des larmes; la source en est tarie, & mon cœur desséché manque lui-même de soupirs.

La rapidité des passions nous emporte dès que nous leur avons cédé le moins du monde ; le Chevalier m'a pressé de lui accorder une entrevue. J'ai cru pouvoir me permettre de le recevoir en particulier. A la faveur des ténebres, il était parvenu dans ma chambre, il m'a parlé de mon mariage avec le Comte de .... & m'a demandé s'il était vrai, comme il le publait, que je me destinasse à lui, & que les paroles fussent données. Il baissait les yeux en me disant cela ; son air était tendre & embarrassé. Je vous entends lui ai-je dit, entendez-moi aussi. Aurais-je souffert que vous me rendissiez des soins, vous aurais-je fait l'aveu de ma tendresse, vous .... la joie du Chevalier ne m'a pas permis de poursuivre. Il est tombé à mes genoux. Quels ravissemens ! quels transports ! De combien de façon il m'exprimait sa reconnaissance, son amour ; nous jouissions des douceurs que goûtent deux cœurs unis par le sentiment & la délicatesse, nous étions dans cette douce ivresse du sentiment, lorsque ma mere a parue, les yeux étincelans de colere. Revenue

de cette eſpece d'engourdiſſement où l'avait jettée la ſurpriſe & la fureur, elle a adreſſé la parole à M. P. * * * qui était interdit & confus. Quels ſont vos deſſeins, lui a-t-elle dit, ſéduire ma fille, empoiſonner ſes jours & les miens ? Le Chevalier s'eſt jeté à ſes pieds, a atteſté le ciel & l'amour de la pureté de ſes intentions. J'expire à vos genoux, Madame, ſi vous ne daignez..... L'amour a ranimé mes forces; je me ſuis auſſi proſternée toute en larmes devant Madame d'Herbeville. O ma mere! me ſuis-je écriée, ſoyez touchée de mes pleurs. Mon âge, l'amour du Chevalier, ſes graces, ſon mérite perſonnel, tout m'excuſe, daignez vous y arrêter un moment. Votre bonté, vos entrailles maternelles.... ---- Comment fille rebelle, tu oſes réclamer les droits de la nature; ils ſont éteints ſi tu ne changes de façon de penſer. Voilà donc le motif de tes refus ? ---- J'ai voulu repliquer; M. P. * * * s'eſt efforcé de me juſtifier. Mais elle a été inexorable; nos larmes n'ont rien pu ſur ſon cœur; elle m'a dit d'une voix auſſi ter-

rible que menaçante : *renonce à ta mere ou à ton amant ; décide-toi, réponds ?* --- Ma mere, qu'osez-vous exiger ! Vous m'accablez, vous me percez le cœur. ---- Obéis, te dis-je, ou crains.... M. P. * * * & sorti dans ce moment, ce qui a empêché Madame d'Herbeville de poursuivre. Il avait les yeux en pleurs. Que ses regards étaient tendres & touchans ! Le plus profond soupir a été sa derniere expression.

Imaginez-vous dans quel état était mon ame ; cent fois elle a paru sur le bord de mes levres prête à s'enfuir. Ma mere qui était sortie aussitôt que le Chevalier, est rentrée un instant après. Elle m'a trouvé sans sentiment. Je ne suis revenue à moi qu'avec une fievre brûlante..... Je suis dans les plus grandes souffrances ; il faudrait aimer comme moi, une mere & un amant pour sentir tous les combats qui s'élevent dans mon cœur, entre l'amour & la nature.

Oui, mon amie, je préfere de renoncer au monde, d'être renfermée dans un cloître plutôt que d'épouser le Comte de... Je ne prononcerai jamais ce *oui*

qui peut me séparer pour toujours de ce que j'aime. Ne serait-ce pas tromper le mari que ma mere me destine que de l'épouser le cœur rempli de passion pour un autre ? Je n'ai ni assez de force, ni assez d'analogie avec le crime pour souiller d'un parjure le lit de l'hymen. Mais j'ai assez de courage pour ne pas prononcer un serment qui soit démenti par mon cœur. Enfin, ma bonne amie Lucie, je ne trahirai point le Chevalier en passant entre les bras d'un autre, lui seul peut me rendre heureuse. Etre unie à ce qui n'est point lui, serait pour moi le supplice de ce tyran qui fit lier un de ses sujets avec un cadavre Ce serait jeter sur chaque moment d'une existance meurtriere, la douleur des regrets, & l'horreur du désespoir. Soutenez-moi dans mon accablement; aidez-moi de vos conseils, j'en ai plus besoin que jamais. Que dois-je faire; je suis tentée d'écrire au Comte de... & de l'engager, par l'aveu de l'amour que j'ai pour M. P. * * *, de se désister du projet de m'épouser, n'ayant d'autres droits sur moi que le consentement,

ou plutôt que la vanité de Madame d'Herbeville. Encore une fois, que dois-je faire? Conseillez-moi, vous, la dépositaire de mes peines & de ma tendresse.



.... Cruelle Lucie! que m'apprenez-vous? Quelle triste lumiere venez-vous porter dans mon cœur? Vous deviez essuyer mes pleurs, vous les faites couler de nouveau; pourquoi me faire envisager toutes les peines que ma tendresse pour le Chevalier me prépare; je trouve cependant une douceur infinie à m'y livrer; & je ne sais pas si j'ai gagné à soulever le bandeau de l'amour, & s'il ne vaut pas mieux tenir à une illusion qu'on chérit, que de toucher à une réalité désagréable.

Ah! qu'il est cruel pour une ame sensible d'avoir intéressé une autre ame délicate & aussi tendre qu'elle même? d'avoir reçu le serment de son affection, d'avoir transporté tous ses vœux, tous ses desirs, tout son bonheur vers la gloire de lui plaire, d'en être chérie, & de se voir forcée de briser les

nœuds qui nous attachent à elle....... Moi écrire au Chevalier pour lui dire....... Je n'en aurai jamais la force.... Comment lui annoncer ce que je ne pense point, ce que je ne desire nullement, & ce qu'on veut cependant que je fasse....... Comment lui apprendre ?..... Ma Lucie!.... ma Lucie!.... je me repose sur votre amitié, ménagez son cœur, sa sensibilité.... Je suc...... com.... be...... Dieu! quel état que le mien!



...... Le devoir a enfin triomphé!.. Je ne le verrai donc plus!..... Voilà qui est fait, le bonheur n'est plus qu'un songe pour moi;... dans trois jours je serai liée à jamais au Comte de.... Comment me présenter à l'autel.... Quoi! je pourais!....... mais il le faut.... Quel trouble égare ma raison!..... Il est donc parti l'ingrat! Il ne m'a jamais aimé..... Si je lui eusse été chere, se fut-il éloigné? L'espoir ne l'eût-il pas?..... Ah! c'est moi seul qui suis coupable. J'ai trahi l'amour; si

j'avais bien aimé le Chevalier, aurais-je consenti à son départ, & à être l'épouse du Comte de.... Ma mere a abusé de ma faiblesse, de son autorité;...... cruelle obéissance!.... Mes idées sont totalement bouleversées. Je ne suis plus à moi, je ne sais ce que je veux. Suspendue entre deux mouvemens contraires, je me sens à la fois capable de tout & de rien. Je forme mille projets que je renverse à l'instant; ma situation est aussi triste que désespérante..... O Dieu!.... ô amour!..... ô Lucie!....

Fragment d'une Lettre de Lucie.

IL n'est que trop vrai, ma chere amie, que la pauvre d'Herbeville n'est plus, & qu'elle s'est empoisonnée volontairement pour n'être pas obligée de coucher avec un homme qu'elle n'aimait pas. Elle s'est rendue la victime de l'obéissance & de la sotte vanité de sa mere. Voici comme la chose s'est passée.

Au moment où on la conduisit dans la chambre nuptiale, & que chacun la

quitta en lui faisant quelques plaisanteries d'usage, elle s'approcha de moi, les larmes aux yeux, me sauta au cou, & elle me tint étroitement embrassée pendant un espace de temps assez long. Je partageai ses soupirs; ses pleurs ne me surprirent point s'ils m'affligerent! Je connoissais les intérêts de son cœur. Enfin elle s'arracha de mes bras pour se jeter dans ceux de sa mere. Madame d'Herbeville la repoussa durement, en lui reprochant *de faire la petite sotte*; ce sont ses paroles. A ce reproche déplacé, cette fille charmante redoubla de sanglots & de larmes, colla ses levres sur celles de sa mere, & se retira dans un cabinet voisin. Alors nous sortimes tous, & ne laissames que son mari dans sa chambre.

Le Comte, impatient de jouir des droits de l'hymenée, fut chercher sa femme. Il la trouva étendue sur le parquet, & évanouie. Ses cris nous firent voler dans l'appartement nuptial; elle était sans sentiment, & prête à rendre le dernier soupir. Chacun de nous attribua cette révolution à la violence

qu'elle s'était faite ; nous nous empressames de la rendre à la vie. Quelle fut notre surprise & notre douleur lorsqu'elle ouvrit la paupiere, regarda d'un œil mourant sa mere, & lui dit : „ vos „ soins sont inutiles, je me suis empoisonnée. J'espere que Dieu me fera „ gra.... ce.... C'est moins...... „ mon... crime.... que le vôtre..... „ J'ai.... o... b.... é...... i... " elle expira.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE.



